LE DÂṬHÂVANÇA

OU

HISTOIRE DE LA DENT RELIQUE DU BUDDHA GOTAMA

POÈME ÉPIQUE PALI DE DAMMAKITTI

Traduit en Français

D'APRÈS LA VERSION ANGLAISE DE SIR MUTU COOMÂRÂ SWÂMY

PAR

L. DE MILLOUÉ

DIRECTEUR DU MUSÉE GUIMET

INTRODUCTION

Tous les Orientalistes reconnaissent aujourd'hui l'importance de la langue pâlie. Elle a pour principal titre à l'attention des savants la gloire d'avoir été dépositaire des enseignements du fondateur du Bouddhisme, mais elle possède encore une autre valeur plus grande. La littérature pâlie offre un immense champ de recherches à tous ceux qui s'intéressent aux découvertes archéologiques quelle que soit leur spécialité, religion, philosophie, histoire ou sociologie

En ce qui concerne l'histoire ancienne de l'Inde, il est inutile de songer à l'élucider complètement tant qu'on n'aura pas épuisé toutes les ressources du pâli. Pour faire une peinture fidèle et intéressante des faits et des idées des anciens Indous, il est aussi indispensable d'étudier les *Tripitakas* et les *Jâtakas* pâlis que les *Védas* et les *Purânas* sanskrits, et si la littérature pâlie n'est pas aussi variée que celle du sanskrit, elle est au moins aussi importante que cette dernière, sinon plus. Cependant, tandis qu'à l'heure actuelle, on peut poursuivre avec toute facilité l'étude du sanskrit, celle du pâli est encombrée de difficultés réellement décourageantes. On n'en a pas encore publié une grammaire simple et scientifique, le dictionnaire de Childers reste encore à compléter, et quant aux livres de textes, le nombre de ceux qui sont

imprimés est excessivement restreint. Le commençant se trouve donc aux prises avec les obscurités des grammairiens indigènes, tels que Kachhâyana, ou bien il est obligé de s'en tenir pour apprendre les principes de la langue aux ouvrages incomplets de Clough ou de Mason. S'il veut se rendre un compte exact du sens des mots, il n'a, jusqu'à présent, pour seule ressource que le glossaire indigène *Abhidhammappadîpika*, dont la méthode est peu favorable à la facilité des recherches. Enfin, s'il est appelé à déchiffrer la calligraphie des mots pâlis, tels qu'ils sont écrits dans les manuscrits sur feuilles de palmier, il y perdra inutilement son temps, sa patience et sa peine.

Le texte du *Dâṭhâvança* n'avait pas encore été imprimé et nous le publions dans le but d'écarter, au moins dans une faible partie, quelques-unes de ces difficultés, et pour le rendre plus utile, nous y avons joint une traduction littéraire[1]. Nous nous sommes efforcés de traduire l'original presque mot à mot, en sacrifiant l'élégance à l'exactitude, toutes les fois que nous n'avons pu les faire accorder, de façon à présenter au lecteur, même superficiel, les idées orientales sous les formes et avec les expressions usitées en Orient. Il était cependant impossible de ne pas prendre quelques libertés de traduction que nous signalons du reste dans la note ci-jointe[2].

Le Pâli, qu'on appelle aussi *Mâgadi* fut jadis la langue d'une province située au nord de la cité sainte de Bénarès et comprise aujourd'hui à peu près exactement dans les limites du district moderne de Bihar. La contrée même où il se parlait portait le nom de *Mâgadha;* ce fut le berceau du Bouddhisme

[1] Voir pour le texte pâli : *Dâṭhâvança or History of the Tooth-relic of Gotama Buddha*, by sir Mutu Coomârâ Swâmy ; London 1874, in-8°.

[2] 1° Nous avons supprimé, comme inutiles, les explétions qui se reproduisent trop souvent, bien qu'elles soient inhérentes aux langues orientales.

2° Nous avons évité l'emploi trop fréquent des pronoms démonstratifs en les remplaçant par l'article défini, auquel ils répondent souvent, du reste, dans les dialectes orientaux.

3° Les très longues phrases, unies par des séries de participes passés ont été coupées et les participes remplacés par des temps actifs.

4° Les participes passés, qui font un mauvais effet dans une traduction, ont été transformés en participes présents.

5° Nous avons souvent ajouté des mots de liaison, tels que « et », « son », « leur », etc., qui étaient nécessaires d'après le sens du texte original.

6° Nous avons dû aussi nous permettre une certaine liberté pour traduire le sens des adjectifs composés.

7° *Adi*, qui se présente fréquemment dans le texte et signifie « et autres choses semblables », a été traduit de différentes manières suivant le sens de la phrase, de façon à éviter la monotonie (voir chap. I, note 19).

et le théâtre de maints événements des temps anciens. Quand la religion du grand réformateur indou fut bannie de l'Indoustan, le Màgadhi lui aussi y fut oublié et trouva asile dans l'île de Ceylan, ainsi que dans les royaumes de Siam et de Birmanie de la péninsule Malayane. Dans la plupart des contrées où le bouddhisme se répandit, ses dogmes et sa langue se pénétrèrent d'éléments locaux; mais à Ceylan, sans doute à cause de sa situation insulaire, la langue pâlie garda presque toute sa pureté et fut toujours cultivée avec une grande assiduité. Maintenant encore, quoique tout naturellement elle ne reçoive plus les mêmes encouragements que lui avaient prodigués autrefois les souverains du pays, elle y possède un petit groupe de savants adeptes indigènes.

Le Dâṭhâvança peut à bon droit réclamer l'attention des savants. C'est un livre tenu en grande estime, non seulement par ceux qui étudient le pâli, mais aussi par tous les Cingalais, prêtres et laïques, qui y trouvent l'histoire du fondateur de leur religion. Il a une triple valeur, littéraire, religieuse et historique, et c'est peut-être un des plus beaux spécimens qui nous restent de la poésie pâlie. La traduction ne peut donner qu'une bien faible idée de la simplicité sobre et de la pureté de son style, et bien moins encore de la douceur du rythme de son mètre; car ce ne sont pas tant les idées elles-mêmes que l'élégance de diction et la mélodie dont elles sont parées qui charment à la fois l'étudiant indigène et son professeur. Il n'y a dans ce livre aucune affectation d'ornementation ou de recherche de style, ni de métaphores empoulées, et sous ce rapport il peut, à juste titre, rivaliser avec le *Nalopâkyân* sanskrit. On le considère comme si pur de toute faute, qu'il sert de livre d'exemple pour expliquer la construction grammaticale de la langue pâlie, et ses mots coulent avec une telle facilité séductrice que les étudiants l'apprennent par cœur en entier, ou au moins en grande partie.

Il est tout naturel que l'histoire de la Dent-relique du Buddha excite un grand intérêt dans un pays où le peuple croit fermement à la présence de la relique elle-même dans la châsse exposée périodiquement à son admiration et qu'adore la foule des bouddhistes. Le fait est que l'île de Ceylan, ou, comme on l'appelait jadis, *Lankâ* « la resplendissante », tire un titre de plus au respect de toutes les nations de l'Orient bouddhique de la présence de la Dent-relique dans le temple de Mâligâva, à Kandy, capitale de la dernière

dynastie nationale. Il y a quelques jours à peine[1] les ambassadeurs birmans revenant d'Europe se présentaient en grande pompe devant la châsse pour obéir aux ordres de leur souverain et apportaient de nombreux gages de leur respect et de leur dévotion. Jusqu'à ces dernières années les gouverneurs anglais de l'île furent les gardiens attitrés de la relique, et leurs représentants à Kandy étaient dépositaires des clefs du sanctuaire où elle reposait. Les bouddhistes croyaient que la possession de la relique devait assurer la suprématie dans l'île et, pendant quelque temps on jugea à propos de les maintenir dans cette croyance. Maintenant, cependant, par suite des remontrances des Sociétés chrétiennes d'Angleterre, le gouvernement s'est désintéressé de la garde de la relique, quoique la population (ignorante des enseignements plus élevés du bouddhisme et chez qui cette idolâtrie d'une relique, si opposée à l'esprit de Gotama lui-même, est demeurée le véritable symbole, la substance de la foi) célèbre toujours son culte avec grande pompe et splendeur, grâce aux revenus des terres et propriétés considérables dont le temple a été doté autrefois par les anciens rois de Ceylan.

Ce livre jette un peu de lumière sur cette période de l'histoire de l'Inde qui suit immédiatement l'époque de la mort du Buddha ou, comme disent ses sectateurs, de son arrivée au *Parinibbâna* « état d'extinction ». Il y a à peu près deux mille cinq cents ans que cet événement aurait eu lieu. On y trouve dûment mentionnées les luttes du brâhmanisme et du bouddhisme pour la suprématie dans certaines parties de l'Inde, surtout à Kalinka, au sud, et à Patna, au nord. Enfin, selon Turnour (bien que sa traduction ait été contestée par d'autres savants), les inscriptions des fameuses colonnes de Délhi émaneraient du « roi des rois », ou empereur de toute l'Inde, cité dans le Dâṭhâvança sous le nom de Pâṇḍu, qui tenait sa cour à Pâtaliputta (la Patna moderne) et dont la conversion au bouddhisme est minutieusement racontée dans ce poème. A l'appui de sa théorie, ce savant pâliste donna, dans un des premiers numéros du *Journal of the Bengal Asiatic Society*, une courte analyse de ce livre avec la traduction de quelques vers du troisième chapitre relatifs à Pâṇḍu. Les inscriptions en question sont assez intéressantes pour

[1] Il ne faut pas oublier que l'édition anglaise date de 1874 (note du traducteur).

que nous nous soyons crus autorisés à en reproduire une[1]. L'esprit de charité universelle et de philantropie qui anime cet édit n'est pas indigne d'attirer l'attention des hommes éclairés qui gouvernent actuellement le grand empire des Indes.

On constate aussi, dans ce livre, le rôle important qu'a joué la croyance aux miracles dans la propagation du bouddhisme parmi les masses. Pour l'esprit indou, rien ne saurait être plus repoussant que l'idée d'adorer une relique, et, cependant, les miracles, le fait est constaté ici, l'ont emporté à la fois sur la raison et sur le préjugé. Ainsi donc, comme contribution à l'histoire des miracles, on peut aussi étudier ce livre avec quelque intérêt. On y trouve également de nombreuses allusions aux *Nâgas*, sorte d'êtres humains à corps de serpents qui, d'une manière ou de l'autre, occupent une place importante dans toutes les légendes de l'Inde. Ici, ils se montrent en compétition avec les habitants de quelques parties de l'Inde pour la possession des reliques du Buddha.

Par ce livre aussi nous voyons combien les usages indous sont peu altérés.

[1] *Inscription faisant face à l'ouest.* — « Le Râja Pându, qui faisait les délices des Dévas, a parlé ainsi : Cette inscription relative à *Dhammo* est faite par moi, dans la vingt-septième année de mon règne. Mes fonctionnaires publics ont affaire à des centaines de mille créatures vivantes, aussi bien qu'à des êtres humains. Si l'un d'eux faisait du mal à la plus étrangère de ces créatures, quel avantage y aurait-il dans mon édit ? (D'un autre côté), si mes fonctionnaires suivent une ligne de conduite tendant à calmer les craintes, ils apporteront prospérité et bonheur dans ce peuple, aussi bien que dans le pays; par une conduite bienveillante, ils acquerront la connaissance de la condition de ceux qui sont prospères et de ceux qui sont malheureux, et, en même temps, ils prouveront au peuple et au pays qu'ils ne s'écartent point de *Dhammo*. Pourquoi feraient-ils du tort à un de leurs compatriotes ou à un étranger? Si mes fonctionnaires agissent tyranniquement, mon peuple se lamentant hautement en appellera à moi, et on le verra aussi se détacher (à cause de l'effet des ordonnances oppressives) de l'autorité royale. Ceux de mes fonctionnaires qui font des tournées, bien loin de l'opprimer, doivent chérir le peuple comme la nourrice aime l'enfant qu'elle porte dans ses bras, et, comme la nourrice, ces ministres expérimentés doivent veiller au bien-être de mon enfant (le peuple). Par de tels procédés mes ministres assureront le bonheur parfait à mon royaume.

« Par là aussi, ceux-ci (le peuple) délivrés de toute inquiétude et entièrement sûrs de leur sécurité s'adonneront à leurs professions. Par cette même conduite, et par cet édit proclamant que le pouvoir dangereux de mes ministres d'infliger des tortures est aboli, que ceci devienne un sujet de joie et que le pacte soit établi (loi du pays). Que les juges au criminel, ou les exécuteurs des sentences (dans le cas) de personnes emprisonnées ou condamnées à subir un châtiment particulier, sans que j'aie donné ma sanction, continuent leurs enquêtes judiciaires pendant trois jours, jusqu'à ce que ma décision soit rendue. En ce qui concerne le bien-être des créatures vivantes, qu'ils veillent aussi à tout ce qui touche à leur conservation ou à leur destruction et qu'ils établissent des sacrifices d'offrandes; qu'ils mettent de côté toute animosité.

« Par là, ceux qui observent mes ordres et agissent conformément à eux s'abstiendront de faire du tort à autrui. Pour le peuple aussi il résultera beaucoup de bénédictions s'il vit dans *Dhammo*. Le mérite résultant de la charité se manifestera spontanément. » — (Turnour : *On the Inscriptions on the columns at Delhi.*)

Beaucoup des coutumes, rites et cérémonies décrits dans ces pages ont persisté jusqu'à ce jour sans aucun changement. On peut encore y glaner quelques renseignements sur l'ancienne géographie de l'Inde. Il cite tout particulièrement le temple de Dantapura — « la cité de la Dent » — dans le royaume de Kalinga. Il peut être intéressant de faire quelques extraits de l'article publié par M. Fergusson dans le journal *of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland*, année 1867, pour montrer la connexion qui existe entre les lieux et les événements décrits dans le Dâṭhâvança, et les fameux *Topes* d'Amrâvatî qui ont fait le sujet principal de son livre sur l'art indien, et dont les ruines ont été exhumées grâce aux efforts du colonel Mackensie et de sir Walter Elliot. Les magnifiques photographies qui donnent tant d'attrait à ce livre appartiennent maintenant en partie à l'India Muséum de Londres. Après avoir cité les sources d'informations tirées des auteurs chinois et brâhmanes relativement à ces monuments, M. Fergusson dit :

« Ce récit étant emprunté à des sources brâhmaniques ne pourrait pas nous être de grande utilité ; mais, par bonheur, nous avons deux relations bouddhiques du même fait beaucoup plus détaillées et plus complètes qui, à ce que je crois, jetteront une grande lumière sur l'objet de nos recherches.

« La première se trouve dans le *Daladâwanso* qui a été traduit en partie par M. G. Turnour et publié dans le journal *of the Royal Asiatic Society*, volume VI, pages 856 et suivantes. L'autre a été tirée par le colonel Low du *Phrâ Pât'hom* des Siamois et publiée dans le même journal, volume XVII, seconde partie, pages 82 et suivantes. Malheureusement aucun de ces deux livres n'a été traduit complètement, et les extraits, faits à un autre point de vue, ne nous fournissent pas tous les renseignements dont nous avons besoin, Cependant l'extrait suivant de cette histoire pourra suffire dans le cas actuel :

« — La dent canine gauche du Buddha était conservée depuis huit cents ans à Dantapura, capitale de Kalinga (probablement à ou près Udayagiri) lorsque le roi Gûhaçîva fut converti au bouddhisme, au commencement du quatrième siècle, après avoir renié le brâhmanisme qui avait été sa religion jusqu'à cette époque. Avec le zèle d'un converti il chassa et persécuta les brâhmanes qui jusqu'alors avaient joui de toute sa faveur. Ils se retirèrent

à Pâtaliputta (Patna) pour se plaindre au roi suzerain qui porte ici le nom de Pàṇḍu, mais qui paraît plutôt avoir été le Gautama Putra de la dynastie Satkarṇi. Celui-ci ordonne à Gûhaçîva de se rendre à sa cour et d'apporter la relique. Alors elle est soumise à toutes sortes d'épreuves, martelée sur une enclume, jetée dans un ruisseau, etc., enfin on fait tout ce qu'on peut imaginer pour la détruire ou la souiller. Elle sort triomphante de ces épreuves. Le roi est converti et finalement se voue à la vie religieuse. »

« Pendant que ceci se passait, un roi du nord, nommé *Khîrâdhâro*, — on ne sait trop d'où il venait — attaqua la capitale afin de s'emparer de la relique miraculeuse. Il est défait et tué, et Gûhaçîva retourne dans sa capitale. Quelque temps après les neveux de Khîrâdhâro, s'alliant avec d'autres princes, marchent contre Gûhaçîva qui se prépare à la défense bien qu'il voie que toute résistance est inutile; mais avant d'aller au combat il ordonne à sa fille Hemamâlâ, mariée à un prince d'Oujein nommé Danta-Kumâra, de prendre la relique et, s'il vient à périr, de fuir par mer et de la porter à Mahâsena, roi de Ceylan, qui depuis quelque temps négociait pour l'acheter [1].

« Le prince et la princesse s'enfuient de la cité avant qu'elle ne soit prise

[1] Il y a quelques années le Dr Bird ouvrit un petit tumulus situé en face des temples souterrains de Kanhéri, à Salsette. Il y trouva une plaque de cuivre mentionnant qu'une dent canine de Buddha, avoit été déposée en cet endroit. La plaque est datée de l'année 245. L'expression *Samvat* qui y est employée a induit le Dr Stevenson à prétendre (J. B. B. R. A. S. vol. V, p. 13), qu'il s'agissait de l'ère de Vikramâditya, Cependant je crois pouvoir affirmer qu'aucune inscription bouddhique n'est jamais datée de l'ère de cet adversaire exécré de cette religion. Si, au contraire, nous prenons l'ère de Sâlivahana, elle nous donne à peu près la date exacte de ces événements accomplis sur la côte occidentale. 324 A. D., et, quoique ce ne soit pas dit positivement dans l'inscription, il semble que la dent fut déposée en cet endroit par Gotami-Putra, précisément le roi qui joua un si grand rôle dans le récit en question: de plus, il paraît fort probable que la dent de Kanhéri était, ou fut supposée être, celle qui accomplit tant de miracles à Pâtaliputta.

Ceci pourrait paraître paradoxal si le même fait ne s'était présenté dans la même religion et dans des circonstances semblables, plus de douze siècles plus tard Lorsque les Portugais conquirent Ceylan, Constantin de Bragance s'empara de la Dent et l'envoya à Goa. Le roi de Pégu envoya une ambassade pour la chercher, offrant de payer pour sa rançon le prix qu'on voudrait. Mais la bigoterie du clergé était à l'épreuve contre une pareille tentation. La Dent fut brûlée en présence de l'archevêque et des notables et les cendres furent jetées dans la mer. Ce fait eut un curieux résultat. Les Cingalais prétendirent que la dent détruite était fausse. Une vraie dent fut découverte et vendue au roi de Pégu; à peine l'avait-il reçue et payée qu'on en découvrit une autre, également vraie, cachée à Ceylan, qui est sans doute la dent de crocodile qu'on adore maintenant dans cette île. Pour compléter le parallelisme les dents de Birmanie et de Concani ont disparu et il ne reste plus que leur chaityas vides. La dent de Ceylan existe encore avec une généalogie plus ancienne qu'aucune des autres reliques connues dans le monde. Les details de cette dernière tentative de destruction de la *Da'adâ* sont très exactement rapportés dans l'ouvrage de Sir E. Tennent : *Ceylan*, vol. II, p. 199. L'auteur y a joint les traductions des preuves originales.

par l'ennemi, enterrent la relique dans le sable, de la même façon que fut cachée l'image Juggernath, selon la légende brâhmanique. Plus tard, la princesse revient, cache la Dent dans ses cheveux, et, gagnant la côte, les fugitifs s'embarquent, à ce qu'il semble, à Tamralipi ou Tamlook et font voile pour Ceylan. Ils font naufrage à moitié chemin entre le port d'embarquement et Ceylan, dans un lieu appelé Sables de Diamant [1]. D'après le texte, je crois qu'on ne peut guère hésiter à placer cette localité sur les bords de la Kìstnah ; d'abord à cause de sa situation [2] à mi-chemin de Ceylan, ensuite, parce que ce n'est que là, du moins autant que je le sache, que se trouvent près de la côte des mines de diamants [3] ; enfin, et surtout, parce que c'était la résidence du Nâga-Râja. »

« Le Nâga-Râja vole la relique à la princesse pendant son sommeil, mais, par le pouvoir d'un certain Théro, qui habitait l'Himalaya, il est forcé de la restituer, et les fugitifs s'étant embarqués de nouveau, arrivent à Ceylan, après diverses autres aventures, en l'an 312 A. D. [4]. Mahâsêna était mort depuis douze ans ; mais les exilés sont reçus à bras ouverts par Meghasena, le souverain règnant [5]. Il fait construire un *chaitya* de briques et de mortier et la relique apportée par le prince et la princesse, y est enchâssée en grande solennité [6].

Le récit continue en ces termes : « Trois années s'étaient écoulées lorsque le roi de Lankâ apprit par une ancienne prophétie que sept ans plus tard, un certain roi Dhammâçoka Râja édifierait un temple au lieu appelé les Sables

[1] *Diane*, en télugu, signifie « rivage de sable ». Ce peut être l'origine du nom *Dipal Diane* qui certainement ne veut pas dire « colline de lumière ». Par synonymie *Dîpal* ne pourrait-il pas signifier « diamants »?

[2] Les Siamois, comme le fait remarquer le colonel Low, voulant faire de leur pays le théâtre de ces événements, ont allongé, après coup, les phases du voyage. Ils le font durer trois mois de Cuttack aux Sables de diamant, et trois mois encore de ce point à Ceylan (J. A. S. R. vol. XVIII, pp. 86-87.)

[3] Un des objectifs de la mission du colonel Mackensie était de déterminer les mines de diamants de la localité. Il attribue au district diamantifère une étendue d'environ huit milles au nord d'Amrâvatî mais il paraît qu'il n'y a pas de mines ailleurs que là.

[4] Je ne sais jusqu'à quel point on peut considérer comme exactes les dates des Cingalais relatives à cette époque. Il y a une erreur flagrante d'au moins 60 ans dans la date que leurs Annales assignent au règne d'Açoka. Turnour l'a expliquée et corrigée en partie, mais, autant que je puis en juger, pas suffisamment pour inspirer une entière confiance. A mon avis toutes leurs dates du quatrième siècle sont exagérées en ancienneté de dix ou quinze années.

[5] Ne serait-ce pas le Varaja du temple souterrain occidental ? (J. B. B. R. As. Soc. vol. V, p. 42.)

[6] Colonel Low, p. 86.

de Diamants, et il se souvint également que deux *Dronas* [1] de reliques du Buddha se trouvaient encore cachées dans le pays du Nâga-Râja. Il charge donc un saint personnage d'aller chercher et de rapporter ces reliques. Le frère du Nâga-Râja avale les reliques et s'enfuit au mont Méru, mais le saint homme les lui reprend et les rapporte. Peu de temps après, ce Nâga-Râja se présente sous les traits d'un beau jeune homme et supplie Sa Majesté de lui donner une petite partie des reliques, ce qui lui est accordé. »

« Sa Majesté ordonne alors de faire un navire d'or, long d'une coudée et large d'un empan. Les reliques sont placées dans une coupe d'or; celle-ci dans un vase et le tout dans le navire d'or. On construit ensuite un navire de bois de sept longues coudées de largeur de banc.

« Danta-Kumâra et Hémamâlâ ayant désiré revoir leur pays, le roi de Lankâ envoie avec eux des ambassadeurs à l'un des cinq rois [2] qui régnaient alors dans cette contrée, en priant de les bien traiter en toutes choses. Le vaisseau aborde aux Sables de Diamants après une traversée de cinq mois, le prince et la princesse descendent à terre accompagnés par les prêtres. Ici se place la description de la construction du temple et de la façon dont les reliques y sont enfermées. Ensuite le vaisseau reprend la route de Dantapura, où il arrive en un peu plus de trois mois. Les ambassadeurs du roi de Lankâ débarquent avec le prince et la princesse; ils sont traités avec beaucoup de distinction et se fixent dans le pays. »

« Plus loin nous trouvons une troisième tradition relative à un roi appelé, comme le dernier, Dhammâçoka [3] qui gouverna le royaume d'Arvadi (probablement Avanti, aujourd'hui Oujein) avec une parfaite justice, mais fut forcé par une famine d'émigrer avec ses sujets, au nombre de trente et un mille hommes valides. Les émigrants errèrent, allant droit devant eux, pendant sept mois, et, après diverses aventures arrivèrent enfin en un lieu où abondaient l'eau et le poisson. Le jour suivant, le roi monta à cheval et alla jusqu'aux Sables de Diamants, où il rencontra le Nâga-Râja, y construisit un *Chaitya* et fonda une ville. »

[1] Mesure de capacité, à peu près un boisseau.

[2] Ceux qui, suivant le Dâṭhâvança, s'étaient alliés aux neveux de Khirâdhâro et avaient conquis la contrée

[3] C'est évidemment un titre, quoique, par suite de la similitude de noms, le colonel Low confonde ce prince avec le grand Açoka et le fasse vivre en 321 avant J.-C.

« Dhammâçoka régna paisiblement pendant sept ans, quoique tourmenté et désolé de n'avoir pu trouver les reliques. Aussi offrit-il une récompense magnifique à celui qui les découvrirait; mais sans résultat. Sur ces entrefaites il arriva qu'un Putra du roi de Rome ou de Roum, nommé Kâkabhasa, vint pour trafiquer dans le pays et essuya une violente tempête. A bord de son navire se trouvaient cinq cents personnes qui furent sauvées de la mort par l'assistance des dieux qu'elles avaient implorés avec dévotion. Après beaucoup de difficultés le navire vint s'échouer tout près des Sables de Diamants et (l'équipage) ayant vu les signaux des gens du pays, jeta l'ancre afin de réparer ses avaries. »

« Le prince de Rome[1] aide le Nâga-Râja à retrouver le trésor caché et à bâtir pour le recevoir un merveilleux Chaitya à neuf étages, sur lequel la légende donne beaucoup de détails qu'il est inutile de reproduire ici, tant à cause de leur longueur, que parce qu'ils ne se rapportent pas au monument dont nous nous occupons. On pourrait multiplier ces citations à l'infini; mais je pense en avoir dit assez pour démontrer qu'au commencement du quatrième siècle — à peu près au temps où les querelles pour la possession de la Dent-relique mettaient l'Inde en feu — la tradition bouddhique désigne très catégoriquement les Sables de Diamants, sur les bords de la Kîstnah, comme le lieu où fut édifié un grand temple. C'était certainement là que se trouvait le royaume du Nâga-Râja, et autant qu'on peut en juger par les indications données, si ce lieu n'était pas Amrâvatî il ne pouvait pas en être fort éloigné. »

« Si tout tend à confirmer l'opinion que le temple dont il est question était bien le *Tope* d'Amrâvatî, l'hypothèse devient presque une certitude

[1] Il serait absurde de prétendre baser une théorie sérieuse sur cette mention du nom de Rome si elle était isolée et sans autres données pour l'appuyer. Le fait, relaté dans ce récit, que ces étrangers étaient de race blanche et venus par mer est une faible preuve en faveur de l'hypothèse que les gens en question fussent des Européens. Il me semble, cependant, que le petit nombre d'archéologues versés dans l'art romain du temps de Constantin, ne pourront manquer, s'ils veulent bien prendre la peine d'étudier de près ces sculptures d'Amrâvatî, de remarquer beaucoup d'affinités entre ces deux styles artistiques. Les médaillons circulaires de l'arc de triomphe de Constantin — qui portent le cachet de son temps — et le ton général de l'art de cette époque, ont tant de ressemblance avec ce que nous trouvons ici, qu'il est difficile d'y voir une coïncidence fortuite. L'étude de ces sculptures m'a imposé la conviction qu'il y a eu beaucoup plus de relations qu'on ne le croit généralement entre l'Orient et l'Occident pendant la période qui s'etend d'Alexandre à Justinien, et que ces relations furent surtout fréquentes et actives comme influence dans la période moyenne, c'est-à-dire, entre Auguste et Constantin.

quand on examine les sculptures qui ornent ce monument. Un des bas-reliefs représente un navire, monté par deux personnes portant des reliques, qui s'approche d'un rivage où l'attend un roi des Nâgas. Dans un autre, une arche en forme de bateau est portée en pompe sur les épaules de quelques hommes et enfin on y voit de nombreuses scènes de conférences entre le roi des Nâgas et un prince ou roi, accompagné d'une dame ; ces deux personnages ainsi que les gens de leur suite, ne sont pas des Nâgas. Il est vrai que ces sculptures peuvent représenter d'autres scènes de même genre entre personnages différents de nos héros ; mais un examen attentif de l'ensemble révèle tant de points de coïncidence que j'ai peine à croire que ce puisse être accidentel. Un fait que les sculptures établissent sans qu'ils puisse rester aucun doute, c'est qu'Amrâvati était la capitale ou du moins la résidence du Nâga-Râja. Dans toutes les sculptures qui n'ont point rapport à la vie du Buddha et même dans beaucoup de celles-ci, le Nâga-Râja se montre avec sa coiffure de serpent à sept têtes, et de derrière la tête de toutes ses femmes s'élève aussi un serpent à une seule tête. Comme on peut le constater ici le culte des Nâgas l'emporte presque sur le bouddhisme dans les représentations religieuses, à tel point même qu'il est quelquefois difficile de dire à quelle religion le temple est consacré. »

« A la vérité aucune de ces preuves, prise en particulier, ne serait peut-être suffisante pour prouver le fait en question, mais je crois que dans leur ensemble elles justifient la conclusion qu'au moins les constructions extérieures appartiennent au temple des Sables de Diamants qui fut construit, d'après les dates cingalaises, dans l'année 322 A. D. A en juger par le fini du travail il a dû falloir cinquante ans pour le terminer. Il aurait donc été achevé vers l'an 370 ou 380 de notre ère et aurait duré 150 ou 200 ans avant d'être abandonné, ainsi que le constate Hiouen-Thsang. Il paraît également évident qu'il fut réparé plus tard pour servir au culte bouddhique jusque vers le douzième ou le treizième siècle[1]; mais les détails de cette restauration sont

[1] Il est regrettable que le *Daladdawanso* n'ait pas été traduit entièrement ; car il paraît qu'au douzième ou treizième siècle, la Dent-relique fut rapportée dans l'Inde, probablement à l'époque (1187) où Kirti Nissanga, prince de Kalinga, fut un des nombreux princes indous qui régnèrent à Ceylan. On dit qu'elle fut apportée sur les bords du Ganges (Upham : *History of Buddhism*, p. 32), mais il est plus probable, ainsi que le suppose Landresse (*Foe-Koue-Ki*, p. 345), que ce fut sur les bords de

moins intéressants, et avant de bien s'en rendre compte il faudra encore explorer les lieux plus sérieusement. »

Cette histoire de la relique, tout en reproduisant les traits principaux des événements décrits dans le livre que nous traduisons, diffère par quelques détails de la version pâlie, M. Fergusson ayant puisé ses renseignements à d'autres sources que les traditions cingalaises. Notre livre s'arrête à l'arrivée de la relique à Ceylan dans la cité d'Anurâdhapura.

Le dixième vers du premier chapitre du Dâṭhâvança montre qu'il eut pour point de départ une version en *élu* ou en *cingalais* de l'histoire de la relique, et que l'auteur pâli de cet ouvrage avait pour but de le vulgariser dans l'Orient. A la fin du livre se trouve une courte notice sur l'auteur lui-même. Il se nommait *Dhammakitti Thêra*, et parmi ses titres honorifiques il semble qu'il ait eu celui de « précepteur royal ». Nous savons qu'il écrivit beaucoup d'autres livres, parmi lesquels un commentaire de la grammaire sanskrite de Chandragâmi. Il mourut sous le règne de la reine Lilâvatî qui monta sur le trône en 1197 A. D., à Pollanaruva, ou plus correctement Puluti Nagara « cité à l'Orient » d'Anurâdhapura. La reine Lîlâvatî était l'épouse de Parakkama-Bâhu I, un des plus remarquables des rois de Ceylan. Il semble qu'à cette époque les Cingalais se soient distingués par une activité extraordinaire dans l'étude non seulement de l'élu et du pâli, mais aussi du sanskrit.

Il est peut-être bon d'ajouter qu'on trouve de fréquentes allusions à la Dent-relique dans plusieurs autres livres pâlis et cingalais, parmi lesquels le *Mahâvanço*, surtout dans plusieurs chapitres de la partie de cet ouvrage qui n'est pas encore traduite. Suivant les auteurs indigènes, la relique paraît avoir émigré de temple en temple pendant son séjour à Ceylan. Délogée d'Anurâdhapura, où elle avait été déposée à son arrivée de l'Inde, elle eut successivement

la Godavéri, ou autrement dit la Kistnah. De quelques renseignements que m'a fournis sir Walter Elliot, il paraît résulter que la partie du monument qu'il a fouillée était une chapelle, construite avec de vieilles dalles disposées sans symétrie, que quelque prince de cette époque avait dû élever dans un but inexpliqué. Peut-être était-ce pour recevoir la relique?

L'inscription traduite par Prinseps (J. A. S. B. vol. VI, p. 218) montre que le bouddhisme florissait à Amrâvatî même encore au douzième siècle. Je ne serais pas étonné si l'on découvrait que la Dent-relique eût séjournée dans ce lieu pendant 76 ans, avant de revenir en la possession des Cingalais, vers 1374 de notre ère. Les matériaux existent pour élucider cette question, mais on n'a pas encore pu les utiliser.

pour asiles Pollanaruva, Kacharagama, puis de nouveau Pollanaruva, Kotmalya, Beligala, Dambadania, Yâpâruva, Kurunegala, Kottuva, Situaka, Delgamuva, Nilembe, Hangurankete, Kondesale, et finalement, Cirîvardhanapura ou Kandy.

Pour ceux qui pourraient être curieux de savoir si la relique adorée actuellement par les bouddhistes de Ceylan est bien la même qu'apportèrent de Dantapura Hémamâlâ et son époux, il est peut-être nécessaire de dire que des doutes sérieux se sont élevés sur son authenticité. Turnour dit : « Entre 1303 et 1314 A. D., sous le règne de Bhuvanéka Bâhu I, Aryachhakkavati, général d'une armée envoyée par Kulesekera, roi de Pâṇḍu, pour envahir Ceylan, s'empara de la relique et la transporta à Pâṇḍu. Le successeur de ce prince sur le trône de Ceylan, Parakkamo III, se rendit en personne à Pâṇḍu, pour négocier sa restitution et réussit dans sa mission. Suivant Ribeiro, elle fut capturée par Constantin de Bragance pendant la guerre contre les Portugais en 1560, et détruite à cette époque. Cependant les historiens indigènes affirment que pendant ces guerres la relique était cachée en lieu sûr à Delgamuva de Suffragam. Elle fut livrée aux Anglais en 1825 en même temps que la ville de Kandy. » Cet extrait, joint aux notes de M. Fergusson citées ci-dessus, résume à peu près tout ce qu'on peut affirmer sur ce sujet. Ceux qui ont vu la Dent-relique sont d'avis qu'elle est trop grosse pour une dent humaine, quoique les bouddistes fervents répondent quelquefois à cette objection par cette exclamation : « C'est vrai ! mais au temps de Buddha les hommes étaient beaucoup plus grands que maintenant ! » En réalité ils pourraient encore aller plus loin et avancer comme preuve de son identité le fait que les taches que l'on observe actuellement sur la relique ont été l'objet des remarques du roi Pâṇḍu à plusieurs siècles d'ici, ainsi que le rapporte le Dâṭhâvança.

J'ai été assisté dans la préparation de ma traduction, et surtout pour l'édition du texte pâli, par le parfait Pandit Gunasekera et par le savant prêtre bouddhiste Subhûti Unnânsa de Vaçkaḍuva. Beaucoup de mes opinions m'ont été suggérées par le savant pâliste Pandit Baṭuvanṭudava. Je dois aussi remercier l'imprimeur du gouvernement de Ceylan, M. Herbert, pour la peine qu'il a prise de revoir l'impression du texte.

Il n'est pas inutile de dire ici qu'il y a heureusement dans la colonie, à

l'heure actuelle, quelques Pandits que leur science du pâli met au même rang que Râja Radhakant, Deb, ou Vidyâ Sâgar, savants si justement appréciés dans l'Inde du Nord pour leur connaissance du sanskrit; il est à douter que Ceylan puisse jamais produire, parmi ses professeurs de pâli, des Pandits aussi compétents. Il est donc urgent que ceux qui s'intéressent à empêcher la ruine ou la corruption du pâli ne perdent pas de temps pour profiter des services de ces savants et éditer tous les textes pâlis qu'on pourra trouver dans l'île. En effet, quelques-uns des commentaires des livres pâlis qu'on rencontre à Ceylan sont écrits dans un cingalais si ancien et si obscur qu'on ne peut les utiliser qu'avec l'assistance de spécialistes tels que ces savants.

Si malgré tous les soins que j'ai apportés à la préparation de ma traduction, quelques erreurs se sont glissées dans le texte ou dans les versions, je me consolerai en répétant ces paroles si vraies d'un poète indou de mes compatriotes Çrî Vijayarakshita :

Martyair asarvavidurair vihite Kva nâma
Granthe 'sti doshavirahah suchirantane, pi ?

« Dans quelle œuvre, faite par des mortels non omniscients, alors même qu'elle ait été longtemps sur le métier, ne trouve-t-on pas de fautes ? »

AVIS AU LECTEUR

Pour prévenir toute confusion d'idées dans l'esprit du plus grand nombre des lecteurs, il est bon de rappeler que, pour éviter la tautologie, le poète emploie une grande variété de noms quand il veut désigner le Buddha, tels que, par exemple, le Maître, le Seigneur des trois mondes, le Roi des sages, Tathâgata, Sugata, le Conquérant (Jina), le Sage, le Roi ou le Seigneur de la Loi, Celui qui possède dix pouvoirs, Celui qui a cinq yeux, le Chef des hommes (cette dernière expression sert aussi à désigner quelques-uns des rois dont les noms se présentent dans ce livre), etc. Pour celui qui est initié au style oriental, le texte même sera un guide suffisant.

DÂṬHÂVANÇA

OU

HISTOIRE DE LA DENT RELIQUE

Adoration à Lui! Le Béni! le Saint! le Très Sage!

CHAPITRE PREMIER

1.

J'adore le Maître[1], qui est sage, qui fait éviter le chemin de l'hérésie, qui est la lampe des Trois Mondes[2], qui supporte ce qui est insupportable, qui écarte tous les obstacles de la science, (et) dont la sphère d'intelligence est infinie.

2.

J'adore la Loi[3] qui émane du Seigneur des Trois Mondes, qui dissipe la

[1] *Le Maître* (voir aussi note 23), une des nombreuses épithètes du Buddha. Il est le Maître de *Paramattha*, ou vérité prééminente, qu'il a exposée dans son *Dhamma* ou Loi.

[2] *Les Trois Mondes* sont : 1° Le Monde des sens; 2° le Monde de forme ; 3° le Monde sans forme. Ils n'ont rien de commun avec les Trois Mondes des Indous, c'est-à-dire le Monde moyen, supérieur, et inférieur.

[3] *Dhamma* (sansk. *Dharma*) est traduit ici par « la Loi ». Je le traduis également quelquefois par la « Doctrine ».

crainte, qui est suivie par ceux (qui sont fermes) dans les très purs Vijjâ [4] et Charaṇa [5], qui rompt les liens de Papancha [6] et de Saññojana [7], qui est subtile (et) difficile à comprendre.

3.

J'adore l'Association [8] (qui se compose) des disciples du Roi des Sages qui sont dignes des offrandes, et sont entièrement maîtres de leurs sens, envers qui la simple bonne volonté suffit pour que l'âme atteigne l'état destructeur des chagrins (et) immortel [9].

4.

Parakkama, l'ornement de la race de Kâḷaka Nâgara [10], le chef miséricordieux de l'armée, qui recherche le bien de la Religion du Buddha, qui a à cœur la prospérité du peuple,

5 ET 6 [11].

A donné le pouvoir royal sur toute (l'île de) Lankâ [12] à la reine Lîlâvatî [13]

[4] *Vijjâ*. Elles se composent des huits attributs suivants : 1° méditation abstraite; 2° pouvoir de prendre la forme qu'on veut; 3° pouvoir magique; 4° pouvoir surnaturel de science; 5° pouvoir de connaître ce qui est dans l'esprit d'autrui; 6° pouvoir surnaturel de vision; 7° extinction des désirs (Kileça); 8° connaissance de ce qui s'est passé dans des existences antérieures.

[5] *Charaṇa*. Se compose de quinze attributs : 1° vie morale; 2° réfrénement des passions; 3° tempérance dans les repas; 4° vigilance; 5° foi; 6° pudeur; 7° crainte du péché; 8° étude; 9° courage; 10° mémoire; 11° sagesse; 12°, 13°, 14° et 15° quatre sortes de *Jhâna* ou Méditation abstraite.

[6] *Papancha*, équivalent du sanskrit *Prapancha* « illusion, déception ». Ce mot signifie aussi le monde avec ses illusions et ses vanités.

[7] *Saññojana*. Ce sont les dix liens, tels que les différentes sortes de désirs ou d'hérésies, qui condamnent l'homme à des naissances multiples. On les divise en deux groupes de cinq chacun, appelés *Orambhâgiya* et *Uddhambbâgiya*.

I. *Orambhâgiya*, liens qui tiennent à ce monde : 1° Çakkâyaditthi; 2° Vichikichhâ; 3° Cîlabbata parâmaça; 4° Kâmarâga; 5° Vyâpâda.

II. *Uddhambhâgiya*, liens qui se rapportent à l'autre monde : 1° Rûparâga; 2° Aruparâga; 3° Mâna; 4° Uddhachha; 5° Avijjâ.

Ceux qui sont en puissance des cinq premiers liens naissent dans le monde des sens; ceux qui ont les cinq autres, dans les mondes supérieurs; ceux qui ne sont chargés ni des uns, ni des autres atteignent *Nibbâna*. Voir *Vibhanga* et *Sûchilôma*.

[8] *Sangha*. Dans le *Dhamma Pada*, le professeur Max Müller a traduit ce mot par « Église ». Son sens littéral est « association, communauté, assemblée, concile ». Dans leurs vers de préface les livres bouddhiques invoquent ordinairement *Buddha, Dharma, Shangha* « le Buddha, sa loi et son Eglise ». C'est ce qu'on appelle aussi les « Trois Joyaux », les « Trois Trésors » ou les « Trois Gemmes ».

[9] *Achchuta*. Ce mot signifie « immuable, immortel » et ici il désigne l'Etat de Nibbâna.

[10] La généalogie de cette famille guerrière (Kshatrya) se trouve dans le Mahâvanso.

[11] Il arrive souvent dans les langues orientales que plusieurs versets s'enchevêtrent de telle façon l'un dans l'autre, qu'il est difficile de les séparer dans une traduction. C'est pourquoi, ici et ailleurs, on trouvera deux ou trois versets fondus en un seul.

[12] « La Resplendissante »: nom classique de Ceylan.

[13] *Lîlâvatî* fut l'épouse du célèbre roi de Ceylan Parakkama-Bâhu I. En qualité de reine, elle

qui, née de la race de Pâṇḍu[14] sans taches comme la lune, ayant foi en la Religion du Roi des sages éveillée (en elle), parlant avec douceur, suivant le chemin de la justice, étant toujours pour ses sujets comme une mère qui les aurait mis au monde, douée de grande intelligence, donnant[15] tout ce qu'on lui demandait, était l'épouse bien aimée du roi Parakkama Bâhu[16];

7.

A fait instruire parfaitement dans les paroles du Buddha et dans les arts[17] le prince pieux nommé Madhurinda, qui avait de bons ministres qu'il rendait bienveillants, était très compatissant (et) né de la race des rois de Pâṇḍu ;

8.

A mis fin à ce malheur, connu dans le monde entier, que le triple Çîhala[18]

régna trois fois à Pollanaruva, et fut trois fois détrônée. Suivant Turnour, ses trois règnes occupent les années suivantes :

Premier	A. D.	1197 — 1200
Second		1209 — 1210
Troisième		1211 — 1211

On croit que le Dâṭhâvança a été écrit pendant le dernier règne de Lîlâvatî.

[14] Trois familles de rois Tamouls, les dynasties *Chola*, *Chéra* et *Pâṇḍiane* régnèrent dans l'Inde méridionale, et leurs capitales respectives furent Tanjour, Travancore et Madura. Les Pâṇḍians avaient plus ou moins de rapports de parenté avec Ceylan, et les Tamouls du royaume de Pâṇḍu étendirent leurs colonies dans le nord et l'est de cette île. Les derniers rois de Kandy étaient originaires de Madura, et à la même époque beaucoup de princesses Tamoules ou Télugues quittèrent leur patrie de l'Inde pour devenir les épouses des rois de Ceylan. Les livres tamouls nous apprennent qu'un ou deux rois Paṇḍians de Madura furent aussi bouddhistes. Les luttes de suprématie entre le brâhmanisme et le bouddhisme dans les pays tamouls de l'Inde sont décrites dans quelques parties du *Tiruvatavûr Purâna.*

Dans les anciens temps les communications entre Ceylan et l'Inde se faisaient généralement par les royaumes cingalais d'Anurâdhapura et de Pollanaruva d'un côté, et de Madura, dans l'Inde, de l'autre. De la phraséologie qu'emploie l'auteur de ce livre, il est aisé de conclure que l'influence des relations avec les Tamouls se faisait sentir jusqu'à un certain point dans la littérature cingalaise de cette époque.

[15] D'après les idées orientales, la profusion dans la libéralité est une des qualités caractéristiques des rois. A ce point de vue le roi Karna, dans le Mahâbhârata, est le type Indou par excellence. Quand, au moment où il va mourir sur le champ de bataille, son hôte, Krishna, lui demande de lui faire don de la récompense due à toutes ses actions méritoires, Karna acquiesce aussitôt à cette requête, et, prêt à partir pour l'autre monde, ne quitte son hôte que dépouillé de toutes les « richesses qu'il avait emmagasinées dans les demeures célestes ».

[16] Voir note 13.

[17] *Kalâ* « arts ». Il y en avait soixante-quatre, tels que l'art de tirer de l'arc, de monter à cheval, de monter à éléphant, de conduire un char, la danse, la musique, la grammaire, la prosodie, l'astronomie, etc. Les princes Indous devaient être passés maîtres en tous ces arts.

[18] Ceylan, le pays des Cingalais (Çîhalais). Ceylan était divisée autrefois en trois parties appelées *Rôhâna*, *Mâya*, et *Pâtitthâ*.

n'avait pas eu de rois pendant un temps très considérable, et a plu longtemps aux prêtres qui avaient leurs sens bien réfrénés, avec d'excellentes robes et autres choses du même genre [19].

9.

Etant respectueusement requis par lui (Parakkama), qui désirait que la parole du Buddha eut une longue durée, était reconnaissant, doué de valeur et de sagesse, possédait une bonne mémoire, et était aussi illustre que la lune [20],

10.

Je traduis dans la langue Mâgadhî [21], pour l'avantage de ceux-là même qui vivent en d'autres îles [22], l'histoire de la Dent-relique du Buddha, racontée dans la langue de leur pays par les poètes de Çihala.

11.

Une fois le Conquérant [23] s'étant (incarné) sous la forme d'un jeune homme du nom de Sumedha, habile dans les recherches dans les Védas et les Védângas [24], dans une opulente famille de la cité prospère nommée Amara [25] ;

[19] C'est la traduction du mot *Âdi*, qui revient souvent dans ce livre, équivalent, jusqu'à un certain point, de l'expression européenne : *et cætera*, mais avec quelque chose de plus. Quand un mot finit par *Âdi*, l'auteur désire faire comprendre que cela veut dire « beaucoup plus encore ». Littéralement *Âdi* signifie « beaucoup d'autres choses en commençant par celle que le mot désigne ». Cette expression est si fréquente chez les Orientaux que sa répétition dans la conversation ou l'écriture ne blesse pas l'oreille comme cela arriverait dans une traduction en langue européenne. J'ai tenté de varier la traduction en rendant ce mot de différentes manières, telles que « et autres choses », « et autres choses nécessaires », etc., en me guidant sur le sens du texte.

[20] La lune fournit abondamment aux métaphores des poètes Indous. C'est le parangon de beauté et de douceur universellement admiré. Il ne faut pas oublier que la lune est du genre masculin dans les langues de l'Inde.

[21] *Mâgadhî* est un autre nom du pâli. Ce nom vient de celui du pays de Mâgadha (Bihar) où cette langue était le plus en usage.

[22] Suivant la cosmogonie bouddhiste et indoue, le monde est composé de plusieurs îles. L'Inde, elle-même, ou *Jambudvîpa*, était considérée comme n'étant qu'une île.

[23] Traduction du mot *Jina*. Pour éviter la tautologie, le poète pâli donne au Buddha une grande variété de noms, tels que *Jina*, *Sugata*, *Tathâgata*, *Muni*, etc., qui s'expliquent tous par quelque attribut propre au Buddha. Le lecteur doit se souvenir de cela pour éviter toute confusion d'idées.

[24] *Védângas* signifie « membres des Védas. » Dans l'Inde du sud ce mot désigne les sciences et les livres qu'il faut étudier pour bien comprendre les Védas, tels que la grammaire, la prosodie, etc. Certains auteurs veulent faire entrer les *Upanishads* dans ce terme. Cependant les écritures bouddhiques ont neuf *angas*, ou divisions, qui leur sont propres.

[25] On croit que c'est la même ville qu'Amrâvatî ; mais il y a aussi une cité d'Amarâpuri connue des Indous comme la capitale mythique d'Alokêça, le dieu de l'opulence.

12.

Pensa en lui-même : « Souffrant de l'infortune des naissances répétées[26], accablé par la vieillesse, terrassé par la mort, je devrais chercher l'état heureux qui est affranchi de naissance, de décrépitude et du reste »,

13.

(Et) distribuant aux pauvres ses trésors de richesses et de grains en grande abondance, possession dont il est pénible de se dépouiller, il abandonna de nombreux amis, des enfants et des parents qui l'avaient suivi par très grande affection,

14.

(Et) rejetant de côté tous les plaisirs sensuels délicieux à l'esprit, il quitta son foyer domestique[27], se rendit sur une montagne proche de l'Himâchala[28] connue sous le nom de Dhammika, ornée de plusieurs rangées d'arbres,

15.

(Et) prit la façon d'un ermite, habillé de l'écorce d'un arbre, portant la peau d'une antilope, les cheveux nattés, dans un ermitage agréable à l'esprit, inaccessible aux bêtes féroces, construit par le Roi des Dieux[29].

16.

Cet ermite, son esprit étant bien dompté, ses sens détruits, soutenant sa vie avec des fruits de différentes sortes, atteignit le point culminant de la science transcendante[30] (et) jouit en ce lieu du bonheur résultant de la méditation[31].

[26] Traduction de *Bhava*. L'objectif de toute philosophie et religion indoues est de détruire la nécessité de subir une succession de naissances, ou l'état de transmigration.

[27] Abandonner la vie de famille pour se faire ascète était une coutume fréquente, dans la vie de l'Inde ancienne, et n'est pas absolument sans exemple, même encore aujourd'hui. Dans l'opinion générale c'était la vraie bonne manière de terminer sa carrière terrestre et cet acte constituait les deux dernières phases de la vie indoue, appelées *Vânapprastha* et *Sanyâça*.

[28] *Himâchala* signifie, comme *Himâlaya*, montagne neigeuse.

[29] Indra, qu'on nomme aussi Çakka.

[30] C'est-à-dire les cinq Abbhinnâs qui ressemblent assez à la *Vijjâ* expliquée note 4 de ce même chapitre.

[31] *Samâdhi*, état d'abstraction de l'esprit dans lequel, toutes les pensées étant arrêtées, le moi

17 ET 18

Tandis que sa propre part de la route était incomplète, l'ermite Sumédha vit un jour le Buddha Dîpankara[32] — à qui était perceptible le rivage le plus éloigné de la mer sans fond des choses qui se peuvent connaître, qui était affranchi du désir, (et) n'avait pas de supérieurs — s'avançant accompagné de plusieurs dizaines de mille de saints[33] sur une route parfaitement nivelée par la grande multitude du peuple qui habitait dans la cité de Ramma[34], joyeuse de l'arrivée attendue du Buddha.

19.

Alors vouant son corps et sa vie au Seigneur des Trois Mondes et à l'Association, il étendit ses cheveux nattés, la peau (d'antilope) et le reste, (et) fit de son corps même un pont sur le fossé boueux.

20.

Ayant fait cette réflexion : « Que Lui le très compatissant, avec les prêtres, passent, sur (mon) dos sans marcher dans la boue », et ayant compris que ces trois mondes étaient dans un état sans espoir, il se coucha en cet endroit.

21.

Lui, dont le cœur était ému de compassion, (et qui était aussi doué) d'une force d'esprit grande et supérieure, prit la grande résolution d'arriver à la

demeure en contemplation de soi-même comme partie du Grand Inconnu, et par là, perd finalement son égoïsme. Telle est l'idée principale du *Samâdhi* indou, mais le *Samâdhi* bouddhique s'en éloigne en quelques points. Pourtant les deux Samâdhi sont d'accord sur ce point essentiel, la suspension de toute pensée et, comme moyen d'y parvenir, la suppression de la respiration. Il y a divers degrés à atteindre dans le Samâdhi, qui, en réalité, est considéré comme un avant-goût en ce monde du paradis, ou Nibbâna, auquel on arrivera dans l'autre.

[32] Un des Buddas prédécesseurs du Buddha Gotama, ou le dernier Buddha, qui fait le sujet de ce livre. Il apparaît un Buddha de temps en temps pour éclairer le monde. Le Buddha futur se nomme *Metteyya Buddha* (sansk. *Maitreya*). Les bouddhistes croient que le monde actuel est sous la protection du Buddha Gotama.

[33] *Rahat* (sansk. *Arhat*). Ce sont les sages béatifiés du bouddhisme qui ont atteint l'état d'*Arahattam* après avoir passé par les trois autres conditions de *Çotâpatti* (sk. Çrotâpatti), *Çakadâgâmi* (sk. Çakridâgâmi) et Anâgâmi.

[34] Peut-être Râmagama sur le Gange.

dignité de Buddha afin de sauver de l'Océan de l'existence les âmes qui souffraient de chagrins [35].

22.

Connaissant alors le vœu de l'ermite, le Grand Sage lui donna l'assurance (qu'il deviendrait Buddha dans l'avenir) ; ensuite le Tathâgata [36] étant entré dans la cité, l'ermite réfléchit en lui-même sur les vertus pâramî [37].

23.

Et, alors, possédant un courage sans défaillance, il compléta la pratique des nombreuses vertus saintes requises pour (arriver à) la maturité de l'état de Buddha, dans différentes naissances, pendant quatre Açankheyyas [38] et dix mille Kappas [39].

24.

Alors, ayant acquis une grande renommée, né dans le monde Tuçita [40], regardant vers le temps où il atteindrait à l'état de Buddha, pour richesse possédant la compassion [41], il jouit longtemps d'un bonheur universel.

25.

Respectueusement supplié de revêtir la dignité de Buddha par un grand

35 Pour plus de détails sur la légende de Sumédha et les diverses incarnations successives du Buddha, voir : Léon Feer : *Fragments extraits du Kandjour* (Annales du Musée Guimet, t. V, p. 322 ; in-4°, Paris, 1883).

36 Une des épithètes du Buddha. Littéralement ce mot signifie « qui est allé ainsi. » Gotama est un *Tathâgata* parce que, comme les Buddhas, ses prédécesseurs, il partira pour toujours et ne renaîtra plus dans ce monde misérable (V. Turnour : *Introduction*, pp. 55 et 56).

37 Les dix vertus indispensables pour atteindre l'état de Buddha : 1° *Dana* « l'aumône » ; 2° *Çila* « moralité de conduite » ; 3 *Nikkamâna* « vie ascétique » ; 4° *Panna* « sagesse » ; 5° *Viriya* « courage persévérant » ; 6° *Khanti* « patience » ; 7° *Çachcha* « véracité » ; 8° *Adhittâna* « résolution » ; 9° *Matta* « bonté » ; 10° *Uppekkha* « impartialité, tolérance ».

38 Littéralement « ce qui est impossible à compter, innombrable. » C'est le chiffre 1 suivi de 140 autres chiffres.

39 Immenses périodes de temps, ou cycles. En sanskrit *Kalpa*. Pendant ces cycles l'univers est soumis à des phases successives de destruction et de reconstruction.

40 Le quatrième des six cieux et demeure des *Bodhisattas* (sk. *Bodhisattvas*), ou êtres destinés à devenir Buddhas.

41 C'est-à-dire que les seules richesses qu'il estimait ou possédait étaient la bonté, l'amour, la charité, etc.

nombre de Chefs des Dieux[42] et autres êtres qui, épanouis de joie, arrivèrent de dix mille Chakkavâlas[43],

26.

L'Infiniment Intelligent, quittant alors (le ciel Tuçita) devint le fils du roi Çuddhodana[44], le chef incomparable[45] de la race Çâkya[46], et de la reine Mahâmâyâ, dans la cité appelée Kapila[47].

27.

Aussitôt qu'il fut né il se tint debout sur la terre, et regarda vers les (différents) quartiers; alors ils s'ouvrirent (comme) des cours, et les Dieux et les hommes l'adorèrent en ce lieu.

28.

Les dieux invisibles dans les Cieux tenaient des parasols et autres choses semblables, et lui, marchant sept pas, regardant vers le Nord, proféra une parole intrépide[48].

29.

Lui, qui était justement nommé Siddhattha Kumâra[49], doué de grande force, et d'un corps agréable par sa jeunesse, goûta le bonheur dans trois palais magnifiques, appropriés aux trois saisons.

42 *Surâdhipas*. Ce mot au pluriel désigne les huit chefs des Suras ou Dieux, tels qu'Indra, Yama, Agni, Vayu, Varuna, etc.

43 *Chakkavâla* signifie « une sphère de mondes. » Il y en a plusieurs dans l'univers, et elles ont chacune leur système planétaire particulier.

44 Roi d'une partie d'*Ayodhya* (Oude) et tributaire du roi de *Koçala*.

45 Le sens littéral du pâli serait « le seul chef à bannière, » ce qui veut dire, « un roi qui a une bannière sans pareille. » Les monarques et même les Dieux Indous avaient chacun leur étendard caractéristique.

46 La race de *Çâkya* descendait d'Ikshvâku et était une branche de la dynastie solaire qui règna sur le pays Çâkya.

47 Ou aussi *Kapilavastu* « la demeure de Kapila ». Ikshvâku avait banni de son royaume quelques-uns de ses fils. Ils se retirèrent au pied du mont Himâlaya et fondèrent une cité avec la permission du sage Kapila. De là vient le nom de cette ville. Elle faisait partie du royaume d'Ayodhya et le Buddha y naquit.

48 Ceci veut dire que par ces paroles il affirmait ne redouter ni tentateur, ni tentation. Dans leurs batailles, les guerriers Indous commençaient toujours le combat par de semblables défis appelés *Simha Râtha*, proférés par les deux partis, et que les poètes prenaient grand soin de rappeler.

49 En sanskrit *Siddhartha*. Ce nom signifie littéralement « le prince qui a réellement accompli tout ce qu'il désirait faire ».

30.

Remarquant un jour sur la route du parc un homme accablé par la vieillesse, (et) aussi un malade, un cadavre, et un saint mendiant, qui lui apparurent successivement, son esprit étant dégoûté des naissances répétées, il aspira à devenir ascète.

31.

Alors lui, qui était très miséricordieux, assisté par les affranchis des cieux qui portaient dans leurs mains des fleurs, des lampes et autres objets, partit pendant la nuit accompagné par Channaka[50], (et) porté par son cheval Kanthaka.

32.

Ayant atteint dans le temps voulu la rivière Anoma[51] il s'arrêta sur le sable de la rive, agréable comme la perle bien nettoyée, (et) lança vers le ciel sa touffe de cheveux magnifique, coupée avec un sabre tranchant;

33.

Le chef des Dieux l'ayant reçue dans une cassette d'or pur, bâtit (pour elle) dans sa cité un monument Chûlâmaṇi[52] de pierres précieuses bleues, de trois yôjanas[53] (de hauteur).

34.

Alors il (Siddhatta) revêtit la robe jaune et les autres objets nécessaires, apportés par le Brahma Ghaṭîkâra[54] et ensuite prenant une forme, glorifié par les dieux, il lança ses deux vêtements vers le ciel.

50 Nom du premier ministre; sa vie est racontée dans l'*Anguttara Atthakathâ*. D'abord très hautain il devint doux et bon après sa conversion au bouddhisme et passa sa vie à prêcher à Kôçambi. — Généralement les livres bouddhiques donnent au compagnon de fuite du Buddha le nom de *Chandaka* et en font, non pas le premier ministre, mais l'écuyer du prince Siddhartha (V. P. E. Foucaux; *Lalita Vistara*, Annales du Musée Guimet, t. VI, p. 185). Note du traducteur.

51 Rivière du pays Çâkya, une des branches du Gauges.

52 En sanskrit *Chûdâmaṇi*. Ce mot signifie littéralement « couronne de joyaux. » Il désigne aussi un monument ayant la forme de la couronne indienne qui était un peu conique et ne ressemblait pas à la couronne européenne. C'est aussi la forme adoptée pour les *Topes* bouddhiques.

53 Mesure de longueur égale à seize milles anglais.

54 Littéralement « potier ». Ici c'est le nom d'un Brahma qui avait été, dit-on, potier. Mais il ne

35.

Brahma, qui a une grande puissance, mu par le poids de sa piété, les reçut et construisit (pour eux) dans son monde un monument d'étoffes[55], de pierreries bleues et d'autres pierres précieuses de douze yojanas (de hauteur).

36.

Ayant un esprit bien réglé, possédant une bonne mémoire, ses sens étant domptés, d'un maintien modeste, libéré du désir pour une (nourriture) odorante, parfaitement courageux, il pratiqua pendant six années consécutives une persévérance difficile et grande[56];

37.

Et au jour de la pleine lune[57] du mois de Mai, étant allé près du pied d'un arbre Bodhi[58] — qui était né le même jour que lui — résolu à être courageux[59], il s'assit sur un siège de gazon, mesurant quatorze coudées.

38.

A la tombée de la nuit, le Conquérant, ayant fait trembler la terre et

faut pas oublier que quelques poètes philosophes de l'Inde désignent Dieu et aussi Brahma sous le nom de potier, c'est-à-dire, celui qui créa le monde de « l'argile de la matière ». Le *Gatika Sutta* du *Majjhima Nikâya* raconte la vie et les antécédents de ce Brahma qui apporta des *robes jaunes*, vêtements teints en ocre portés par les anachorètes indous. La couleur des bouddhistes était plus jaunâtre. On donne le nom de *Kaçâya* à la couleur de vêtements adoptées par les Indous.

55 Traduction littérale du mot *Duççachetiya*, ainsi nommé, soit parce que ce monument était fait avec des étoffes, soit parce que la robe du Buddha y fut conservée.

56 *Mahâpadhâna* « grands efforts, grande persévérance ». Ce mot a quelque rapport avec l'expression védantique *Virâkkya*.

57 Le jour de la pleine lune est très sacré chez les Indous, et les bouddhistes le tiennnent en égale vénération. Même dans leurs usages modernes les bouddhistes attachent une grande importance à ce jour, leurs grandes fêtes religieuses sont fixées à la pleine lune. Les magiciens indiens considèrent aussi leurs incantations comme deux fois plus efficaces quand elles sont faites ce jour-là.

58 Chaque Buddha avant d'arriver à l'état de Buddha ou *Bodhi* reste assis en méditation à l'ombre d'un arbre. De là, le nom d'arbres de l'état de Buddha ou arbre Bodhi, ou Bô. L'arbre Bodhi de Gotama était un *Ficus religiosa*. D'après la croyance générale une bouture de cet arbre, plantée en 288 av. J.-C., a poussé à Anurâdhapura dans l'île de Ceylan. Actuellement chaque temple bouddhiste possède dans ses dépendances un Ficus religiosa. Childers dit que l'arbre Bodhi occupe dans le bouddhisme moderne la même place que la croix dans le christianisme.

59 Le mot pâli est *Viriya*, expression bien connue dans la philosophie indoue. Suivant les bouddhistes il y a quatre sortes de Viriya, ou courage persévérant, selon qu'il va jusqu'à : 1° la peau ; 2° les nerfs ; 3° les os ; 4° que le sang et la chair en sont pénétrés.

les montagnes, vainquit l'armée de Mâra[60] qui s'étendait sur la terre et dans les cieux, produisant la terreur par les formes hideuses qu'elle revêtait.

39.

Les Trois Mondes étant ornés de guirlandes de fleurs et autres ornements par les multitudes des Dieux, des Asuras[61] et des Brahmas, au son des tambours, il atteignit l'Etat de Buddha à la fin de la nuit.

40.

Alors les dix mille ensembles des mondes, avec leurs rochers et leurs forêts tremblèrent, la mer salée devint douce, une grande lumière se répandit à travers les mondes ;

41.

Les aveugles recouvrèrent la vue ; ceux mêmes qui étaient sourds de naissance entendirent les sons ; les muets s'exprimèrent en discours agréables ; les boiteux marchèrent avec grâce sur leurs pieds ;

42.

Les bossus eurent des corps droits et agréables ; le feu des enfers[62], même les plus profonds, s'éteignit ; les êtres vivants furent délivrés de leurs liens ; la faim et les autres appétits sensuels disparurent du monde des Pétas[63].

43.

Les maladies et les souffrances des êtres vivants furent soulagées ; la

60 *Mârâ* n'est pas le *Kâma* sanskrit, mais le nom générique des dieux et des mauvais esprits du sixième ciel. On l'emploie aussi pour désigner le principe du mal, le tentateur, l'obstacle qui s'oppose à ce qu'on atteigne le ciel. Il y a cinq Mâras, selon les bouddhistes, mais ce nom désigne seulement les *Devaputtamâra* « dieux du mal ».

61 *Asura* est l'opposé de *Sura* ; nom d'une classe de dieux. Les Suras et les Asuras naquirent au moment du « barattement de l'Océan de lait. » Les premiers sont des dieux bienfaisants, les seconds des dieux du mal. Ils sont aussi appelés *Yavanas* dans le *Skanda-Purâna* qui raconte l'origine de ces deux catégories de dieux et les guerres terribles qui eurent lieu entre eux.

62 *Avîchi* est un des huit enfers qui sont : 1° Sanjiva ; 2° Kâla Sutta ; 3° Mahâ Roruva ; 4° Roruva ; 5° Pâthapara ; 6° Avîchi ; 7° Sanghâta ; 8° Tâpana (V. Pâdîpikâ).

63 Les *Pétas* (sk. *Pretas*) sont des esprits du mal toujours dévorés par la faim et la soif sans jamais pouvoir satisfaire leurs appétits.

peur n'oppressa plus les animaux privés de raison ; les hommes reçurent le don de prononcer des discours doux et agréables, les éléphants firent résonner leurs trompes comme des trompettes,

44.

Et les chevaux hennirent avec un air joyeux ; tous (les genres de) tambours résonnèrent spontanément, les ornements de corps[64] des êtres vivants rendirent un son ; tous les (différents) quartiers furent éclairés de toutes parts ;

45.

Une brise douce, réconfortante, et fraîche souffla ; les nuages versèrent la pluie en dehors de la saison ; les oiseaux cessèrent de voler dans le ciel ; perçant la terre l'eau jaillit en fontaines ;

46.

Les rivières semblaient tranquilles comme si elles avaient cessé de couler ; toutes les étoiles brillaient avec intensité au firmament ; de tous côtés les mondes étaient ouverts à la vue ; il n'y eut ni mort, ni naissance pour les hommes ;

47.

Les montagnes et les autres hauteurs n'arrêtaient pas la vue des spectateurs ; une senteur dont les Dieux mêmes étaient jaloux pénétrait le monde entier ; les arbres se couvraient de fruits et de fleurs ; l'océan était couvert de lotus ;

48.

Les diverses fleurs qui éclosent sur la terre et sur l'eau s'épanouirent ; tout l'espace entre le ciel et la terre était plein de fleurs et de parfums.

49.

Alors le Buddha passa sept jours assis sur ce siège magnifique, jouissant

[64] Le poète veut faire comprendre que même les objets inanimés étaient pénétrés de joie et en donnaient des marques extérieures.

de ce bonheur (qu'il avait) longtemps désiré qui résulte de l'exercice de la méditation.

50.

Après cela, le Grand Sage, s'étant élevé vers la voute des cieux, (et) ayant fait paraître un double miracle[65] détruisit les doutes des affranchis des cieux au sujet de son arrivée à l'Etat de Buddha.

51.

Puis descendant, il se tint debout près de l'angle nord-est du siège de la Victoire[66], (et) adora, les yeux fermés, pendant sept jours ce siège et l'arbre Bodhi.

52.

Ensuite le Buddha se promena pendant sept jours consécutifs dans une cour (pavée) de pierres précieuses de grande valeur, disposée par les Dieux supérieurs dans l'espace (qui s'étendait) entre le siège et la place où il se tenait debout.

53.

Ensuite le Buddha passa sept jours consécutifs assis dans un palais de pierres précieuses, à l'ouest de l'arbre Bodhi, méditant sur les règles du Samanta Paṭṭhâna[67].

54.

Alors une multitude de rayons sortant du corps du Buddha, sans rencontrer aucun obstacle, se répandirent dans toutes les directions, au dessus et au dessous, dans les mondes invisibles.

55.

Celui qui n'a pas de supérieur (et) possède une puissance infinie de percep-

[65] *Yamaka* « double miracle, ou une paire de miracles ». Ces miracles devaient être de nature opposée, tels que le feu et l'eau, la lumière et les ténèbres, la chaleur et le froid.

[66] La victoire à laquelle il est fait allusion ici est la défaite des *Mâras* ou tentateurs.

[67] Nom du septième et dernier livre de l'*Abhidhamma* (troisième partie des *Tripitakas* bouddhiques) qui se compose de discours sur des sujets transcendants et métaphysiques. C'est le plus important de ces sept livres.

tion, servi par le Roi des Dieux, vécut pendant sept jours au pied de l'arbre banyan appelé Ajapàla [68] goûtant le bonheur qui résulte de la méditation.

56.

Le Buddha passa sept jours en méditation au pied de l'arbre Muchalinda [69] assis dans un temple fait des écailles du serpent Muchalinda, et tout jonché de fleurs.

57.

Le Sage demeura sept nuits et autant de jours dans un état de méditation, au pied de l'arbre Râjâyatana [70] ; alors le Dieu aux mille yeux [71] apporta au Maître un objet pour nettoyer ses dents et de l'eau pour se laver la face.

58,

Changeant en un seul les quatre vases de pierre apportés par les dieux éminents qui le gardaient, il y reçut du grain pulvérisé (et) des boules de confiture mêlée de miel apportés par certains marchands.

59.

Ayant terminé son repas (et) affermi les deux (marchands) Tapassu et Bhalluka [72] dans les Saraṇas, il porta la main à sa tête (et) leur donna (un) cheveu, afin qu'ils l'adorassent.

60.

A la prière du grand Sahampati [73], au pied de l'arbre banyan appelé Ajapâla, le Sage alla seul à Bârâṇasî [74] pour faire profiter le peuple de l'avantage résultant de son excellente doctrine.

61.

Le Roi de la Loi, s'étant rendu au bois Isipatana [75], la résidence des ascètes,

[68] Littéralement « vacher » ou « chevrier ». Peut-être que les vaches et les brebis cherchaient un abri sous ce banyan.

[69] Barringtonia acutangula.

[70] Ou *Pàla*, l'arbre à bois de fer de l'Inde.

[71] Indra (voir la note 3 du chapitre III).

[72] Ce furent les deux premiers convertis du Buddha

[73] Un des noms de Brahma, première personne de la Trinité indoue.

[74] Aujourd'hui Bénarès.

[75] Littéralement « le lieu où se tenaient les Sages ». Ce bois était dans le voisinage de Bénarès ; c'est là que le Buddha prononça son premier discours.

(et) s'étant assis sur une couche préparée pour (lui) en cet endroit, à la place invariable[76], en Juillet, le jour de la pleine lune, le monde étant illuminé par les rayons de la lune, établit l'Empire de la Loi[77] qui efface les impuretés du péché pour les dieux, les Bhramas et les autres.

62.

Cent quatre-vingt millions de brâhmanes avec le sage brâhmane nommé Aññâ Kondañña[78] à leur tête, ayant entendu cette Loi très excellente qui remplissait tout l'espace des Trois Mondes, comprirent la doctrine des Chemins[79]. A l'instant une grande lumière apparut dans les mondes sans limites et plusieurs sortes de miracles se produisirent.

CHAPITRE II

1, 2, ET 3.

Le Maître instruisant à partir de ce temps les dieux et les hommes, vint á Lankâ dans le mois de Phussa[1], le neuvième depuis (son avènement à) l'Etat de Buddha, le jour de la pleine lune, et se rendit à une assemblée de Yakkhas[2] dans le parc Mahânâgavana[3], large d'un yôjana et long de trois

[76] Ceci signifie que tous les Buddhas, prédécesseurs de Gautama ont été obligés de s'asseoir à cette même place à Isipatana pour prêcher leur loi et la répandre.

[77] *Dhamma Chakka* « La roue de la Loi ». Childers dit (*Dictionary*, p. 216) que cette expression doit se traduire par quelque périphrase telle que « le règne de la religion », ou « l'empire de la Loi ». Turnour le traduit « Suprématie souveraine de la Loi ». C'est une phrase fondamentale du bouddhisme elle signifie la propagation et le triomphe de cette religion.

[78] Brâhmane qui devint le premier prêtre bouddhiste. Lorsque le père du Buddha l'interrogea sur l'avenir de son fils, il prédit son avénement à l'État de Buddha, et, ayant attendu patiemment cet événement, il se convertit à la religion du Sage dont il avait annoncé les hautes destinées.

[79] C'est-à-dire les quatre chemins qui conduisent à *Nibbâna :* 1° Çotâpanna; 2° Çakâdâgami; 3° Anâgâmi; 4° Arahâ.

[1] *Phussa* correspond à la fin de décembre et au commencement de janvier.

[2] Habitants de Ceylan avant l'établissement dans cette île des Indous de l'Inde méridionale venus à la suite de Vijaya. On donne aussi ce nom à une catégorie de démons. Y a-t-il quelque parenté entre ce nom et celui des *Râkshasas*, ou géants, qui habitaient Ceylan, si nous en croyons le Râmayana, et dont le roi, Râvana, lutta contre Râma, qui pour le vaincre fit une expédition dans l'Ile? Turnour pense que le mot *Yakkha* dérive de la racine *Yaja* « faire des offrandes ».

[3] Actuellement *Mahyangana* de Bintenne, près de Badulla, où on trouve encore des temples et des monuments bouddhiques.

yôjanas, (situé) sur le bord d'une rivière, (et) là se tenant debout dans le ciel, frappa les Yakkhas de la frayeur, causée par le vent, les ténèbres (et) la pluie.

4 ET 5.

Étendant une peau de bête sur le sol donné par ces Yakkhas qui reçurent ses promesses de protection, il s'assit, (et), en cet instant, par son pouvoir surnaturel, il fit allonger jusqu'à la mer cette peau qui était couverte de flammes de feu brûlant de tous côtés.

6.

(Et) les emportant sur celle-ci à Giridîpa[4], il y établit les Yakkhas qui s'assemblèrent promptement sur le rivage de la mer.

7.

Alors, le Buddha ayant prêché la Loi à l'assemblée des dieux, fit comprendre la vérité à de nombreux koṭis[5] d'êtres;

8.

Le Conquérant après avoir donné, sur le mont Sumanakûṭa[6], son cheveu au dieu Mahâsumana[7] pour qu'il l'adorât, alla à Jetavana[8].

9.

Celui-ci (Mahâsumana) ayant posé le cheveu sur le sol, (qui formait) le siège où le Maître s'était assis, (et) ayant érigé (pour lui) un Thûpa[9] d'émeraudes, l'adora.

[4] Ile dans laquelle les Yakkhas s'établirent lorsqu'ils abandonnèrent Ceylan.

[5] Un *koṭi* vaut dix millions.

[6] Actuellement *Çrîpâda* ou « Pic d'Adam ». M. Skeen a écrit sur ce sujet un livre intéressant. L'empreinte de pied qui se trouve à son sommet est adorée également par les Indous, les Bouddhistes et les Mahométans, qui tous l'attribuent à leur dieu propre. Cette montagne est la plus haute de l'île. Le prêtre attaché au temple qui en couronne le sommet jouit d'une grande importance. Le titulaire actuel de cette charge, M. Sumangala, est un savant pâliste très distingué.

[7] Même personnage que le dieu Sumana qui a un temple à Ratanapura, où les Bouddistes lui rendent un culte. On le croit identique à *Lakshmana*, frère de Râma.

[8] Nom d'un parc à Ayodhya (Oude). Anâthapiṇḍada (voir chap. III, v. 28, 59) l'acheta au prince Jeta pour le consacrer au Buddha. De là vient son nom. Beaucoup des discours du Buddha furent prononcés en ce lieu.

[9] En sanskrit *Stûpa*. Tumulus ou temple (*dagôba*) de forme conique servant soit de monument commémoratif, soit de mausolée.

10.

Trouvant les Nâgas[10] Chûlodara et Mahodara, qui vivaient sur la montagne et dans la mer, impatients de combattre pour la possession d'un lit de pierres précieuses,

11.

Le Grand Sage vint à Nâgadîpa[11], un jour de fête, dans la cinquième année de son avènement à l'État de Buddha, dans le mois d'Avril, dans la moitié obscure du mois lunaire[12].

12 ET 13.

Alors le dieu Samiddhi Sumana, ayant déraciné l'arbre Râjâyatana qui s'élevait à Jetavana — comme sa demeure, semblable à une montagne d'émeraudes — (et) le tenant (comme) un parasol pour le Maître, l'accompagna joyeux dans son cœur.

14.

Une grande guerre existant entre les deux rois Nâgas, le Seigneur, assis dans le ciel, produisit des ténèbres intenses;

15.

Alors, ayant fait paraître la lumière, (et) rassuré les Nâgas, le Chef des hommes prêcha la Loi de réconciliation.

[10] Littéralement « serpents » ; mais ce mot a un autre sens. Il désigne une race d'hommes qui avaient des têtes de serpents, quelquefois au nombre de trois, cinq ou sept. Ils possédaient le pouvoir de changer de forme à volonté. Les princesses Nâgas étaient réputées pour leur beauté ; les légendes indiennes et les Purânas racontent maint mariage entre les rois de l'Orient et ces princesses qui vivaient dans le monde inférieur *Pâtala*. Chaque Nâga portait sur sa tête une pierre précieuse d'un éclat et d'une valeur prodigieuse. Une très grande intimité paraît avoir existé entre les hommes et les Nâgas. On raconte que leurs rois venaient en grande pompe des régions infernales pour assister aux fêtes des rois de l'Inde; quelquefois même ils ont pris part à leurs guerres. En somme, quels qu'ils aient pu être, les Nâgas ont joué un rôle important dans la mythologie et l'histoire de l'Inde (Voir le *Vidhura Jataka)*.

[11] L'île des Nâgas. Quelques îles près de Jaffna, au nord de Ceylan, dans lesquelles se trouvent des temples en l'honneur d'un dieu-serpent, *Nâga Thampirân*, portent le nom de *Nâgadivu*. On y adore des images de serpents. On croit, cependant, que *Nâgadipa* est une île proche de *Paumben*.

[12] Les Indous se servent, encore aujourd'hui, de l'année lunaire de 354 jours. Les mois lunaires ont alternativement 29 et 30 jours, et sont divisés, dans l'un et l'autre cas, en 30 parties, de durée inégale, nommées *Tithis*. Le mois lunaire se divise en deux parties de 15 *Tithis* chaque ; le demi-

16.

Quatre-vingts Koṭis de Nâgas, vivant sur la montagne et dans la mer, étant satisfaits, furent établis dans les Cîlas et les Charaṇas [13].

17.

Faisant don au Maître du lit de pierres précieuses, les rois Nâgas réjouirent le héros puissant assis en ce lieu avec de la nourriture et des boissons.

18.

Plantant en ce lieu, l'arbre Râjâyatana, il le donna, ainsi que le lit, aux Nâgas pour qu'ils les adorassent.

19.

Invité par le chef Nâga, appelé Maṇyakkhika, dans la huitième année de l'Etat de Buddha, en Mai, à la pleine lune,

20.

Il vint, avec cinq cents prêtres, à la demeure bien construite par le roi Nâga lui-même, à Kalyâṇî [14].

21.

Le chef des hommes s'assit sur un siège précieux dans le palais de pierreries, construit sur la place du Thûpa, à Kalyâṇî.

22.

Alors le chef Nâga, escorté par les Nâgas, rassasia le Chef du monde et les prêtres avec de la nourriture divine de diverses sortes.

mois *brillant* ou *clair* qui commence le jour de la nouvelle lune et le demi-mois *obscur* qui commence le jour de la pleine lune. A ce sujet consulter, dans ce même volume, le *Dharmasindhu* ou Océan des Rites Religieux, page 157, note 20, par M. A. Bourquin (Note du traducteur).

[13] Les *Çîlas* sont les cinq choses dont on doit faire vœu de s'abstenir : 1° le meurtre ; 2° le vol ; 3° la fornication ; 4° le mensonge ; 5° l'usage des liqueurs enivrantes. Les *Charaṇas* ont été expliqués dans la note 5 du chap. I.

[14] Actuellement *Calany*, près de Colombo, où se trouve un grand temple bouddiste. C'est un des grands centres du bouddhisme à Ceylan et il attire beaucoup de pèlerins. Ce mot signifie « heureux ». Il y a plusieurs localités dans l'Inde appelées *Kalyan*.

23.

Le Maître, ayant prêché la bonne Loi, qui procure le bonheur du ciel et Nibbâna, imprima l'empreinte de son pied sur le Sumanakûṭa[15].

24.

Alors le chef et les prêtres, s'étant reposés durant le jour au pied de la montagne allèrent à Dîghavàpi[16].

25.

Le Buddha et les prêtres, assis en ce lieu, sur l'emplacement du Thûpa, goûtèrent le bonheur incomparable qui résulte de la méditation[17].

26.

Le Conquérant entra en méditation au lieu du grand arbre Bodhi et demeura aussi dans l'exercice de la méditation sur l'emplacement du Mahâthûpa.

27.

Buddha, le parfait, passa un instant dans la jouissance de la méditation sur l'emplacement du Thûpa, à Thûpârâma[18], avec l'assemblée des prêtres.

28.

Le Sage qui connaît les (trois) temps[19], se tenant debout sur l'emplacement du Cîlathûpa[20], instruisit parfaitement les dieux, et après cela alla à Jetavana.

29.

Insouciant du gain ou des actes d'hospitalité[21], supportant des outrages

15 Voir la note 7 du chap. II.

16 Littéralement le « lac long ». On suppose que c'est Batticaloa.

17 *Samapatti* signifie la jouissance le *Samâdhi* ou méditation.

18 On ignore où se trouvaient à Anurâdhapura le Thûpârâma et le Mahâthûpa.

19 C'est-à-dire, le présent, le passé et l'avenir.

20 Aujourd'hui *Gat-Dagôba*.

21 Il était strictement défendu aux prêtres bouddhistes de se prévaloir de l'hospitalité de leurs amis, à moins qu'ils ne puissent les convertir. On leur enseignait à se contenter du peu qu'ils obtenaient en mendiant.

insupportables, n'ayant pas d'autre désir que la délivrance de tous les mondes ;

30.

Ayant vécu quarante-cinq années, (et) ayant prêché la religion du Maître, composée de neufs parties telles que Sutta et autres semblables[22] ;

31.

Étant cause qu'un nombre incalculable de personnes franchirent le désert de l'existence, et ayant accompli tous les devoirs d'un Buddha ;

32.

Dans la cité de Kuçinârâ[23], au bois d'arbres Çâla[24], Upavattana, appartenant aux rois Mallas[25], dans l'espace qui séparait deux arbres Çâla ;

33.

Étendu sur un lit de grande valeur, bien posé, avec sa tête tournée vers le nord, dans l'attitude du sommeil d'un lion, en Mai, au jour de la pleine lune;

34.

Celui qui a cinq yeux[26] prêcha aux Mallas son excellente Loi à la première veille de la nuit[27], (et) fit que Subhadda atteignit l'état de Nibbâna, à la veille moyenne,

35.

Et ayant enfermé dans le mot *Appamâda*[28] toutes les sections de la Loi, il exhorta les prêtres à la dernière veille de la nuit.

[22] Soit : *Sutta*, *Geyya*, *Vyâkarana* ; *Gâthâ*; *Udâna*; *Itivuttaka*; *Jâtaka*; *Abbhuta Damma*; *Vedallam* (Voir *Majjhima Nikâya*).

[23] Peut-être Haridwar.

[24] *Shorea robusta*. On les appelle aujourd'hui arbres *Hal*.

[25] Peut-être les rois de Malava ou Malva.

[26] C'est-à-dire Buddha qui avait cinq sortes d'yeux : 1° œil de la chair ; 2° œil divin ; 3° œil de sagesse ; 4° œil de Buddha ; 5° œil omniscient.

[27] La nuit était divisée en trois veilles :

1re de 6 heures du soir à 10 heures du soir ;
2e de 10 — — à 2 — du matin ,
3e de 2 — du matin à 6 — —

[28] Zèle, diligence, etc.

36.

Au temps de l'aurore, étant sorti de l'exercice de la réflexion et de la méditation [29], il atteignit Nibbâna, étant libéré de (tous) restes d'attachement.

37.

Alors se produisirent des tremblements de terre et d'autres prodiges, causant l'étonnement ; il y eut (aussi) plusieurs sortes d'offrandes faites par les dieux et les hommes.

38.

Par ce qui est raconté avec ordre à la fin du Parinibbâna Sutta [30], ceux qui le désirent peuvent connaître entièrement le détail de (ces) offrandes.

39.

Ayant d'abord enveloppé Buddha dans une étoffe neuve et ensuite aussi dans de la laine de coton bien propre;

40.

L'ayant ainsi enroulé plus de cinq cents fois, et placé dans un sarcophage d'or rempli d'huile [31],

41.

Les chefs des Mallas le placèrent sur un bûcher funéraire [2] fait de bois de senteur, haut de cent-vingt coudées.

[29] *Jhâna.* C'est aussi une sorte de méditation ou de réflexion religieuse (Voir la note 31, chap. I, à propos de *Samâdhi*).

[30] Ce sutta est le dernier discours du Buddha. Les bouddhistes le tiennent en grande vénération et il pourrait se comparer sans désavantage avec beaucoup de discours similaires. C'est le *Phœdo* du Bouddhisme. Le Buddha mourut aussitôt après l'avoir prononcé. Il y a lieu d'espérer qu'on en publiera bientôt la traduction.

[31] Aujourd'hui encore on met le corps des prêtres de quelque distinction dans un cercueil rempli d'huile, qu'on brûle ensuite. Quelquefois on remplace l'huile par du beurre fondu; en règle générale on n'emploie plus le cercueil pour la crémation.

[32] Le bûcher funéraire joue un grand rôle dans l'Orient. Excepté ceux qui meurent de la petite vérole, les Indous brûlent tous leurs morts et jettent les cendres dans une eau courante. On employait quelquefois le bois de santal pour faire les bûchers des riches. Il est intéressant de constater que sir H. Tompson s'est fait récemment l'avocat de la destruction des corps par le feu — coutume que les Indous pratiquent depuis des siècles — et cela par des raisons scientifiques et économiques.

42.

Comme telle était la volonté des dieux que « le bûcher ne devait pas prendre feu tant que le Roi de la Loi n'aurait pas été adoré par le prêtre Mâha-Kâssapa[33] »,

43.

Les chefs des princes Mallas, quoique s'efforçant de diverses manières, ne pouvaient pas faire brûler ce bûcher funéraire.

44 ET 45.

Les pieds du Buddha qui, par le souhait du prêtre Mâha-Kâssapa, sortirent divisant en deux l'étoffe, et le grand cercueil et le bûcher funéraire de grande valeur, se reposèrent sur la tête (du prêtre), et ayant été adorés (par lui), ils reprirent de nouveau la place qu'ils occupaient auparavant.

46.

Ensuite, par la puissance des dieux, le feu prit au bûcher; il ne resta ni cendres, ni suie du corps du Maître après qu'il fut brûlé.

47.

Par la volonté du Buddha, il resta des reliques, ayant la couleur des perles et l'éclat de l'or poli, éparses de différents côtés.

48.

Ces sept reliques, l'os du front, les deux os du col (clavicules), (et) les quatre dents-reliques du Buddha ne furent pas dispersées.

49.

Des torrents d'eau descendant du ciel et s'élevant de la terre de tous côtés éteignirent le feu du bûcher.

33 Un des huit premiers disciples du Buddha. Il présida le premier Concile. On trouvera sa biographie très complète dans le *Chûla-Vagga*.

50.

Le prêtre nommé Çarabhû, disciple du prêtre Çâriputta, qui était doué de puissance surnaturelle, (et) avait atteint la quadruple science [34],

51.

Ayant enlevé du bûcher funéraire la relique du cou, la plaça dans le Thûpa de Mahîyangana [35], et, fit un monument pour la contenir.

52.

Le sage, nommé Khéma, doué de bonté (et) libéré de Saññojana [36], prit alors la relique de la Dent gauche sur le bûcher funéraire.

53.

Alors l'éminent Brâhmane Doṇa [37], apaisant la querelle qui s'était élevée entre huit rois à cause des reliques du Buddha,

54.

(Et) divisant les reliques qui restaient, en fit huit parts (et) les donna aux huit rois habitant diverses cités.

55.

Les rois, joyeux à l'excès, reçurent ces reliques, (et) étant partis, édifièrent des monuments (pour elles) chacun dans son propre royaume.

56.

Une relique fut honorée et adorée par Çakka [38], une par les habitants de Gandhara [39], une par les rois des Nâgas.

34 La quadruple science comprend : 1° *Atthapati-çambhidâ* « perception nette du sens des choses »; 2° *Dhammapatiçambhidâ* « perception claire de la nature des choses »; 3° *Niruttipati* « science de la philologie »; 4° *Patibhânapati* « libération de l'ignorance ».

35 Voir même chapitre, note 3.

36 Voir chapitre I, note 7.

37 Brâhmane converti au bouddhisme, dont il est question dans le *Parinibbâna Sutta*. On lui attribue la composition d'un poème en 12.000 stances à la louange du Buddha.

38 Indra.

39 On croit que c'est Gandahar; reste à savoir si cet état existait dans l'antiquité.

57.

Alors Khéma donna la Dent-relique, qu'il avait prise, à Brahmadatta, roi de Dantapura, de Kalinga[40].

58.

Ayant détruit tout scepticisme en prêchant la loi. il inspira au roi l'amour des Trois Joyaux[41] excellents.

59.

Celui-ci, se plongeant dans la mer de nectar de la Loi de l'éminent Sage, lava ses souillures — l'avarice et autres semblables.

60.

Le meilleur des hommes, semblable à un nuage chargé de pluie, tempéra la chaleur de la pauvreté par des averses de pierres précieuses de toutes sortes.

61 à 63.

Le roi fit faire pour la Dent-relique un temple incrusté d'or, orné avec des guirlandes de perles, pourvu abondamment dans sa partie supérieure de centaines de chambres, difficile à fixer, comme le soleil du matin, à cause de l'éclat des pierres précieuses variées qui éblouissaient les yeux, — véhicule des cieux et de Nibbâna qui procure un bonheur ineffable ; il fit faire aussi au même lieu, pour la relique un autel resplendissant de pierreries.

64.

Plaçant dans ce temple la Dent-relique du Grand Sage, il l'honora sans se lasser, nuit et jour, avec tout ce qui est requis pour le culte[42].

65.

Ayant ainsi amassé des monceaux de richesses de mérite, il quitta sa forme humaine (et) devint l'ornement de l'assemblée céleste[43].

40 *Kalinga* est la Circars méridionale.
41 Voir la note 8 du chapitre I.
42 C'est-à-dire, des fleurs, de l'encens, des lumières, des offrandes, etc.
43 C'est-à-dire, devint un des habitants des cieux affranchis de la transmigration.

66.

Alors son fils, nommé Kaçîrâja, né à sa ressemblance, ayant accepté le royaume, délivra les ministres du dard du chagrin.

67.

Adorant la relique de la Dent avec des fleurs, des parfums, et autres choses nécessaires, il illumina continuellement le temple de la relique avec des lampes de pierres précieuses.

68.

Ce roi ayant acquis ainsi et par d'autres manières encore des monceaux de mérites, abandonna son corps (humain) et alla dans la cité du Chef des Dieux.

69.

Alors régna son fils, un grand roi, du nom de Çunanda, qui réjouit les hommes vertueux et prit un intérêt personnel à la religion de Buddha.

70.

Ayant adoré avec de grands exercices de piété la Dent-relique de Celui qui voit la fin des choses dignes d'être connues, il alla enfin dans la compagnie des Dieux.

71.

Et après lui beaucoup d'autres rois aussi, se succédant, adorèrent la Dent-relique du Sage-Suprême.

72.

Alors un roi, nommé Guhaçîva, dont les ordres ne pouvaient être méprisés, ayant pris la royauté, dispensa la prospérité au peuple.

73.

Ne distinguant pas entre ses propres intérêts et ceux des autres, il se montra favorable aux Niganṭhas[44] qui étaient avides de gain et d'adoration, artificieux (et) aveugles par ignorance.

[44] En sanskrit *Nirgranṭha,* secte Çivaite (ou plutôt Jaina), ennemis jurés du bouddhisme. On lit

74.

Le chef des hommes, entouré d'une masse d'ignorance, comme la lune (est entourée de nuages) dans un temps de pluie, ne pouvait pas briller des rayons de la vertu.

75.

Tandis que sortant du chemin de la vérité, il marchait dans le désert de l'hérésie, d'autres (cependant) ne quittaient pas le bon chemin.

76.

Les citoyens, décorant leur cité avec des rangées d'arcs de triomphe [45], des étendards, des bannières, et de nombreuses guirlandes des fleurs,

77.

Avec les accents de louange des fêtes, les danses, les chants et autres divertissements, avec des fleurs d'or (et) d'argent, avec des poudres parfumées, etc ,

78.

Adoraient la Dent-relique du Sage Suprême (et), par moments faisaient (que par toute la cité ce n'était que) un bruit continuel, comme si la mer s'acharnait à détruire le monde [46].

79.

Le roi ouvrant une fenêtre [47] du palais (et), regardant au dehors, vit le peuple occupé à célébrer les rites du culte.

aussi que c'étaient des mendiants pratiquant la nudité. Les fréquentes allusions à ces sectaires, qui se rencontrent dans les livres bouddhiques, montrent jusqu'à quel point leurs doctrines avaient faveur dans l'Inde.

[45] Traduction approximative de *Thoranas*. Ces arcs de triomphe étaient souvent mobiles et fait de diverses étoffes. On s'en sert encore actuellement dans l'Inde.

[46] Suivant la croyance des Indous, un des signes de la fin du monde, sera le mugissement produit par les vagues de la mer.

[47] *Sîha panchara*. Peut-être, autrefois, ces fenêtres étaient-elles ornées de figures de lions, et de là viendrait leur nom.

80.

Alors le roi, étonné, fut rempli de curiosité (et) prononça ces mots au milieu de l'assemblée des ministres :

81.

« Quelle merveille (est) ceci ? Quel miracle ? (Pourquoi) ma ville se livre-t-elle à des réjouissances de fête ? »

82.

Alors un ministre intelligent, qui prenait un intérêt personnel au Buddha, dit au roi ignorant de la grandeur du Buddha :

83.

« O Grand roi ! Cette relique du Buddha qui trouva (le moyen) de détruire le désir (et), qui vainquit tout, fut apportée (ici) par le prêtre Khéma.

84.

« Les anciens rois de cette cité, s'étant réunis à des amis vertueux et ayant adoré cette relique sont allés dans le monde céleste.

85.

« Tous ces citoyens aussi, avides de bonheur dans le monde à venir s'étant réunis, adorent la relique du Buddha. »

86.

Le roi, entendant le discours religieux si bien dit du ministre, renonça à l'ordure de l'hérésie (et), se convertit au Triple Trésor.

87.

Le roi, rendant à la relique un culte qui étonna, remplit de douleur les hérétiques, et de joie les autres personnes.

88 et 89.

Pensant ainsi : « Tous ceux-là sont gens sans pudeur, sans piété et sans

autres vertus, au cœur dur, hypocrites, ignorants, obstacles pour (atteindre) le ciel et pour Nibbâna », le roi Guhaçîva chassa ces Niganthas de son royaume.

90.

Alors tous les Niganthas, enflammés par l'ardeur de la colère, comme des brasiers qu'on a arrosés de beurre clarifié, allèrent à la cité de Pâṭaliputta [48].

91.

A cette époque régnait dans cette ville un roi de grande renommée, appelé Paṇḍu, seigneur du *Jambudîpa* [49], possesseur d'armées et de chars innombrables.

92.

Donc, tous ces Niganthas, aveuglés par la colère, proférant la calomnie, approchèrent du roi et dirent cette parole :

93.

« Tu as toujours adoré les dieux Çiva, Brahma et autres, qui possèdent une puissance extraordinaire, et sont dignes d'être adorés par les dieux et les hommes [50].

94.

« Mais ton voisin, le roi Guahçîva, reniant ces dieux, adore maintenant l'os d'un corps mort [51]. »

95.

Alors le roi, entendant ce discours, fut saisi de colère, et sous cette influence, s'adressa en ces termes à Chittayâna, un vaillant roi tributaire :

[48] La Patna moderne.

[49] Nom poétique et religieux de l'Inde.

[50] Çiva, Brahma et Vishṇu forment la Trinité indoue, et sont les dieux principaux de la mythologie de l'Inde.

[51] Rien ne pouvait être plus opposé à la croyance indoue. Le seul contact d'un cadavre est une souillure pour les Vishnouites et les Çivaites.

96.

« Va au pays de Kalinga ; amène ici Guhaçîva et apporte l'os de corps mort qu'il adore nuit et jour ! »

97.

Alors le roi Chittayâna, ayant préparé sa grande quadruple armée[52] partit de la cité.

98.

S'étant avancé à la tête de ses troupes, le roi vint camper à peu de dis tance de Dantapura.

99.

Le roi de Kalinga, ayant appris son arrivée, réjouit ce chef des hommes par des cadeaux de nobles éléphants et autres choses semblables.

100.

Chittayâna, voyant que le roi Guhaçîva avait de bonnes intentions, entra à Dantapura, avec (son armée).

101.

Le roi vit que la cité était fournie de murs, de portes, de tours, de palais, de guirlandes, et riche en salles d'aumône[53].

102.

Alors le roi, allant avec un cœur joyeux, entra dans le palais (et), communiqua à Guhaçîva le message du roi Paṇḍu.

[52] *Chaturanga Senâ.* La quadruple armée se composait : 1° d'hommes ; 2° d'éléphants ; 3° de chevaux ; 4° de chars. C'est peut-être là l'origine du jeu d'échecs que les Indous appellent aussi *Chaturanga.*

[53] L'évêque *in partibus* de Victoria, parlant dernièrement des lacunes du bouddhisme, disait que les bouddhistes n'avaient aucune idée des institutions de charité. Ce verset nous prouve qu'il était dans l'erreur. Dans le bouddhisme, de même que parmi les sectes les plus relevées de l'Indouisme, rien n'est plus recommandé que la charité, qu'on la comprenne ainsi que l'enseignait saint Paul, ou bien telle que la comprend la majorité du monde.

103.

En entendant ce message terrible et auquel il était impossible de désobéir, il (Guhaçîva) s'adressa à Chittayâna avec une vive rougeur sur son visage :

104.

« Ayant pendant plusieurs Kappas accompli sans se lasser les devoirs imposés par l'avènement à l'État de Buddha, par le don de sa chair, de ses yeux et d'autres parties de lui-même, pour l'avantage du monde entier ;

105.

« Ayant vaincu l'armée de Mâra, atteint à l'extinction de toutes les passions (et), par une science que rien n'arrête étant arrivé au rivage le plus lointain de toutes les vérités ;

106.

« Méprisant la jouissance du plaisir dans cette vie, il (le Buddha) a sauvé la masse entière du peuple de la mer de l'existence (répétée) avec l'aide de son navire, la Loi ;

107.

« Celui-là, en vérité, est dans l'erreur qui méprise le Buddha, le Dieu des dieux, le Refuge de tous les êtres. »

108.

Le roi (Chittayâna) ayant entendu cette louange, et autres semblables, du Maître, manifesta son bonheur par un torrent continuel de pleurs de joie.

109.

Guhaçîva voyant que Chittayâna était satisfait, le conduisit au temple précieux de la relique.

110, 111, 112.

Il vit le temple de la relique resplendissant avec ses montants de portes, et autres objets semblables, faits de bois de santal du mont Hari[54], avec des

[54] *Harichandanam* peut aussi se traduire par bois de santal jaune.

rangées d'images de corail, de tigres ayant au cou des colliers de perles, avec des fenêtres d'émeraudes, des cloches de pierres précieuses tintant, avec des guirlandes d'or (suspendues) dans ses angles, ayant une flèche de pierres précieuses (et) un toit de lapis-lazuli élevé et brillant, abondamment orné de peintures de monstres marins[55], et un autel rayonnant de pierreries pour la relique.

113.

Ensuite ayant contemplé le reliquaire étincelant de pierres précieuses sous un parasol blanc, il fut satisfait et émerveillé.

114.

Alors le Seigneur de Kalinga, ouvrant la châsse, appuya la rotule de son genou droit sur la terre ;

115.

(Et) se rappelant les vertus, la décuple puissance[56], etc., du Buddha Suprême, il pria, les paumes de ses mains jointes l'une contre l'autre, et élevées au-dessus de sa tête :

116.

« Tous les êtres ont été satisfaits par Toi, qui as montré au pied de l'arbre Gaṇḍanba[57] un double et stupéfiant miracle pour vaincre les hérétiques,

117.

« Remplissant la surface du monde d'eau et de feu provenant du devant et des autres parties de ton corps,

118

« (Et aussi) en descendant de Tâvatinça dans la cité de Sankassa, après avoir prêché pendant trois mois l'Abhidhamma[58] aux dieux ;

[55] Les monstres marins avaient peut-être pour but de donner une idée exacte de *Makara*.
[56] Voir la note 3 du chapitre IV.
[57] Manguier.
[58] Voir la note 9, du chapitre V.

119.

« Adoré de diverses manières par les Brahmas, les dieux, les Asuras, et autres qui tenaient dans leurs mains des parasols, des châmaras[59], des conques et autres objets ;

120.

« Tu montras un miracle appelé Lokavivaraṇa[60], te tenant debout sur un escaliers de pierres précieuses créé par Viççakamma[61] ;

121.

« O ! très Grand Sage ! de la même manière, dans beaucoup d'autres endroits, de nombreux miracles ont été faits par Toi ! l'Existant par lui-même !

122.

« Aujourd'hui encore montre un miracle qui procure le bonheur du ciel et Nibbâna aux hommes qui sont (ici) et qui regardent ! »

123.

La Dent-relique, aussi belle que le croissant de la lune, montant à la voûte du Ciel, — émettant des rayons de la blancheur de l'argent et aussitôt après de la fumée, brûlant tout à coup et (de nouveau) éteignant la flamme pour un instant, — accomplit un miracle séduisant à voir.

124.

Le roi Chittayâna, ayant été témoin de ce miracle satisfaisant (et), renonçant au filet de l'hérésie à laquelle il était depuis longtemps attaché, atteignit avec toutes les divisions de son armée un refuge incomparable en Buddha (et), acquit un mérite sans supérieur en honorant magnifiquement la relique de différentes manières.

59 Voir note 7, chapitre v.
60 Miracle qui permet de voir le monde entier d'un seul coup d'œil.
61 En sanskrit Viçvakarman, l'architecte des dieux, le Vulcain indou.

CHAPITRE III

1.

Après cela le vaillant Chittayâna, profondément satisfait, fit connaître au roi de Kalinga qu'on ne pouvait désobéir à l'ordre du roi Paṇḍu.

2.

Alors le roi ayant orné la cité de Dantapura — qui était garantie contre les nombreux rayons du soleil (versés sur elle) par de grandes tentes avec des oriflammes, des fleurs, de l'encens et des arcs de triomphe ;

3.

Assisté par les habitants des villes de marchés[1] et des cités, qui avaient les yeux noyés dans une inondation de larmes, portant sur leur tête le reliquaire de grande valeur,

4.

Monté sur un char surmonté d'un grand parasol blanc, attelé de chevaux — blancs comme l'intérieur de la coquille appelée conque, (et) d'une couleur pareille à celle du soleil du matin — (et) rendu agréable à voir par un tapis de diverses couleurs ;

5.

(Et) accompagné d'un grand nombre de ses soldats, semblables à la mer lorsqu'elle envahit le rivage, (et) suivi par les esprits, à défaut des corps[2], de la multitude du peuple;

6.

Arriva à une longue et large route qui — tous ses côtés étant bien semés

[1] Elles étaient moins importantes que les cités. Les auteurs bouddhistes insistent toujours sur cette distinction entre les villes de marché et les cités, comme si c'était une chose de grande importance.

[2] C'est-à-dire que si les habitants eux-mêmes ne suivaient pas le roi, leur amour et leurs pensées l'accompagnaient

de sable, bien ornée de vases remplis (d'eau parfumée)[3] et d'autres objets semblables, jonchée de fleurs — conduisait à Pâṭaliputta.

7.

Le roi de Kalinga, en la compagnie des dieux sylvestres, adorait chaque jour, sur la route, la Dent-relique avec des fleurs et autres choses requises, des danses, des chants et de la musique instrumentale[4].

8.

Le seigneur des hommes, portant la relique, vint par degrés à la fin de la route, qui était difficile à suivre à cause des rivières et des montagnes et entra dans la cité nommée Pâṭaliputta.

9.

Alors le roi des rois, remarquant que le roi (de Kalinga) était sans crainte et sans appréhension au milieu de l'assemblée, emporté par le courroux, s'adressa (ainsi) aux calomniateurs Nigaṇṭhas :

10.

« Maintenant jetez dans un monceau brûlant de charbons l'os qu'adore cet homme, qui a abandonné les dieux dignes d'adoration, (et) brûlez-le sans délai ! »

11.

Alors les Nigaṇṭhas, satisfaits dans leur esprit, préparèrent dans la cour du palais royal un puits de charbon, large, profond et plein de monceaux de charbon (brûlant) sans flammes.

12.

Puis, les hérétiques, aveugles par ignorance, jetèrent la Dent-relique dans

[3] C'est une coutume qui s'est conservée jusqu'à présent. — On place auprès des portes et des édifices, dans toutes les occasions heureuses, des vases en bronze remplis d'eau parfumée et ornés de feuilles et de fleurs de manguier.

[4] Ce sont les trois accessoires principaux de toutes les fêtes dans l'Inde.

ce (puits) brûlant avec intensité dans toutes ses parties, brillant et horrible comme (l'enfer) Roruva[5].

13.

Par sa puissance miraculeuse, perçant à travers le monceau de feu, s'éleva un lotus de la dimension d'une roue de char, avec une quantité de pollen répandu de tous côtés, et gracieux par le poids de ses filaments.

14.

A ce moment la Dent-relique du Buddha, reposant sur le péricarpe du lotus, illumina toutes les directions avec des rayons brillants, aussi blancs que la fleur du Kunda[6].

15.

Les hommes témoins de ce prodige, satisfaits dans leur cœur, adorèrent la Dent-relique du Buddha avec des pierres précieuses et autres choses semblabes, (et) renoncèrent chacun à son hérésie.

16.

Mais le roi Paṇḍu, ne renonçant pas au filet de l'hérésie dans laquelle il avait longtemps été lié, plaça la Dent-relique sur une enclume, (et) la fit frapper avec un marteau de forge.

17.

La (relique) enfonçant dans l'enclume, une moitié seulement restant visible, illumina toutes les directions avec ses rayons, semblable à la lune arrêtée au-dessus de la montagne orientale.

18.

En voyant la puissance de la Dent-relique du Buddha, ce chef des rois fut étonné. Alors un Nigaṇṭha, poussé par l'envie, dit ceci au roi des rois :

19.

« O Roi ! il y a eu dans le monde plusieurs incarnations de Janaddana[7],

[5] Voir note 10, chapitre I.
[6] Le *Kunda* est une espèce de jasmin.
[7] Vishnu, seconde personne de la Trinité indoue.

telles que Râma[8] et les autres, cet os est une partie de son corps. Si ce n'était, d'où viendrait une puissance telle que celle-ci ? »

20.

« Si cette parole est vraie, que c'est sûrement une partie restée sur la terre du corps de ce dieu qui, né homme, alla ensuite au ciel pour l'avantage (de l'humanité),

21.

« Célébrant les nombreuses vertus de Nârâyana[9], doué de grande puissance, enlève, tandis que je regarde, cette (relique) enfoncée ici dans l'enclume,

22.

« Et, rendant les visages de la grande multitude aussi beaux que les lotus, reçois telle sorte de richesse que tu désireras. »

Ainsi parla le roi au Nigaṇṭha bavard.

23.

Ces hérétiques hypocrites, louant hautement le dieu Vishṇu, en (insistant sur) ses attributs de diverses sortes, aspergèrent la relique avec de l'eau[10]. Néanmoins elle ne bougea pas de la place où elle reposait.

24.

Alors le chef de la terre, méprisant les Nigaṇṭhas, et cherchant les moyens de faire sortir la relique, fit une proclamation dans la cité, au son du tambour :

25.

« Quiconque enlèvera aujourd'hui la relique enfoncée dans cette enclume arrivera à la prospérité, recevant beaucoup de richesses en présence du roi. »

26.

Entendant cette importante proclamation, faite au roulement du tambour, un

[8] Septième incarnation de Vishṇu, héros du grand poème épique le *Râmayana*.

[9] Autre nom de Vishṇu.

[10] Les Indous aspergent de l'eau pour pratiquer tous leurs rites magiques ou sacrés.

fils courageux de la noblesse de cette cité, (nommé) Subhadha, désireux d'acquérir du mérite et heureux de la puissance du Buddha, entra dans l'assemblée des rois.

27.

Ayant alors rendu hommage à ce chef roi, avec un cœur libre de crainte, il dépeignit la magnificence des vertus de l'Omniscient[11] dans un langage allant au cœur de ceux qui étaient rassemblés (en ce lieu) :

28 ET 29.

« Cet Anâthapiṇḍappada[12], chef de nobles, qui, ayant acheté un terrain pour une fortune immense, fit bâtir (sur ce sol) un monastère nommé Jetavana[13], agréable au cœur, (et) l'ayant consacré au Buddha, attendit celui-ci avec les quatre choses requises[14], était mon grand-père (lui-même), qui avait trouvé le chemin de Nibbâna. Soyez témoins maintenant du poids de ma propre piété envers le Seigneur des Trois Mondes, le Roi de la Loi. »

30.

Celui-ci, doué de beaucoup de sagesse, après avoir parlé ainsi, jetant son vêtement supérieur de dessus sur une de ses épaules, (et) touchant la surface de la terre avec son genou droit, dit, les mains jointes :

31.

« Oh ! ce Tathâgata ! [15] qui, étant une fois un éléphant de la tribu Chaddanta, quoique son corps fût tout inondé de sang pour avoir reçu la blessure d'une

[11] Buddha.

[12] Ce nom revient fréquemment dans les écritures bouddhiques et surtout dans le *Sutta Nipâta*. Il construisit le *Jetavana Vihâra*.

[13] Voir note 8, chapitre II.

[14] C'est-à-dire, la robe jaune, le bol à aumônes, les remèdes et le lit.

[15] Buddha (voir note 23, chapitre I). — Les versets 31 à 52 résument rapidement les actes méritoires du Buddha dans ses existences précédentes. Ceux qui connaissent les légendes relatives à la vie du Buddha retrouveront ici des allusions qui leur sont familières. Le but du poète est de réunir dans une seule stance l'histoire d'une existence antérieure de Gotama, et de mettre en relief les sacrifices personnels qu'il fit pour le bien de toutes les créatures vivantes. Son avènement à l'État de Buddha fut le couronnement de toutes les vertus qu'il avait pratiquées jusqu'alors.

flèche empoisonnée, coupa (cependant) ses défenses brillantes de six rayons colorés, (et) les donna au chasseur (qui le poursuivait) ;

32.

« Qui une autrefois, étant un lièvre de nature pure, et avide de quitter sa personnalité, fit rôtir son corps sur un monceau de charbons ardents et l'offrit à un brâhmane affamé ;

33.

« Qui, une autre fois encore, étant l'éminent roi Çivi, comme s'il ne lui suffisait pas de se dépouiller de tout ce qui lui était extérieur, donna aussi ses yeux brillants à un brâhmane vieux (et) aveugle, pour l'amour de l'état de Buddha.

34.

« Qui, encore une autre fois, étant (l'ermite) Khantivâdin, au moment même ou le roi Kalâbu lui faisait trancher les pieds et les mains et lorsque tout son corps était (alors) inondé de sang, supportait patiemment (les souffrances et) était plein d'affection pour lui, comme pour un ami qui lui aurait procuré une grande gloire ;

35.

« Qui, encore, dans la personne de Dhammapâla, ne permit pas à son cœur de se révolter, même lorsque son père dénaturé, le roi Patâpa, (lui) fit infliger le (châtiment de) Açimâlakamma alors qu'il n'était âgé que de sept mois;

36.

« Qui, une autre fois, étant singe, quoique son front fut brisé par la pierre d'un méchant homme (qu'il avait lui-même) sauvé d'un précipice dans la forêt, conduisit cependant celui-ci, qui ne connaissait pas (son chemin dans la forêt), en lieu sûr.

37.

« Qui, de plus, étant un homme noble, se tint debout sur une grande fleur de lotus qui s'éleva soudainement, perçant un puits de charbons brûlants créé par l'enragé Mâra (et) donna des aumônes ;

38.

« Par qui, encore, d'autres multitudes d'êtres vivants furent sauvés, alors qu'étant daim il plaça sa propre tête sur le billot pour sauver de la mort une biche qui était sur le point d'être délivrée (de son petit) et tremblait de frayeur ;

39.

« Qui, aussi, sous le nom de Sambhava, étant seulement âgé de sept ans, aimant à jouer dans le sable des rues, à la requête de Çuchirata, expliqua à la façon de l'Omniscient une question compliquée ;

40.

« Qui une autre fois, étant le chef des singes, renonça à l'attachement à sa propre vie, attacha une liane autour de son ventre, (et) sauva de la mort plusieurs milliers de singes ;

41.

« Qui, sous la forme du pourceau Tuṇḍila, réjouit le peuple par le goût du nectar de la Loi, et sous celle d'un sage, ayant composé un traité de logique, fit régner sa doctrine pendant un long temps ;

42.

« Qui, sous le nom de Vidhura, possédant une intelligence subtile, vainquit sur le sommet de Kaḷagiri le démon Puṇṇaka, ennemi cruel, doué de grands pouvoirs surnaturels et adonné aux appétits sensuels ;

43.

« Qui, une autre fois, étant un cailleteau (quoique) restant sans plumes dans le nid, éteignit (cependant) par la puissance de sa science un terrible incendie de forêt, comme un nuage (l'aurait calmé) par la pluie ;

44.

« Qui, une autre fois encore, étant le roi des poissons, ayant vu les poissons mourant de soif périr pendant une sécheresse, par la parole de vérité recouvrit en un instant la contrée des flots d'une puissante inondation ;

45.

« Qui, né sous le nom de Vessantara, fit des dons d'éléphants, de chevaux, de chars et autres objets semblables, décorés de diverses manières, et fut cause que la terre trembla, que (aussi) des enfants naquirent à sa ressemblance et que les femmes (furent) égales (de rang et de beauté) ;

46.

« Qui, encore une autre fois, étant devenu Buddha, sans souci du bonheur de sa vie, pratiquant la bonté, souffrant (toute espèce) de ridicule et autres injustices, fit au monde du bien, difficile à accomplir ;

47.

« Vainquit le démon Âvalaka, qui se précipitait avec une très formidable (et) puisssante armée, portant une arme invincible (et) doué de grande puissance surnaturelle ;

48.

« Qui, sage éminent, réduisant à la détresse le monde de Brâhma en faisant sortir des flammes de feu de son corps, écrasa l'hérésie qui avait longtemps régné dans le monde (et) amena à soumission un noble Brâhma ;

49.

« Qui, maîtrisa l'éléphant Dhanapâla, qui, n'obéissant plus au crochet, ses tempes étant arrosées de sueur, courait devant lui, semblable à l'affreux Mâra, faisant tomber les tours, les portes, etc. ;

50.

« Qui, Être miséricordieux, vainquit le brigand Angulimâla, dont les mains et les pieds étaient rouges du sang des hommes, et le fit fuir, brandissant un glaive auquel il est difficile de résister ;

51.

« Qui, Roi de la Loi, ayant vaincu des troupes d'ennemis, fit régner son excellente Loi, et donna à tous ses disciples la possibilité de se plonger dans l'océan de la bonne Doctrine.

52.

« De ce Tathâgata, Chef suprême de la Saine Doctrine, sans rival, infiniment sage, doué de la quadruple science, possesseur de grande compassion, ceci est la relique.

53.

« Par cette vérité, que la relique du Buddha monte instantanément à la voûte des cieux (et) brillant comme la figure de la lune dissipe les doutes des multitudes du peuple ! »

54.

A cet instant la Dent relique du Buddha, montant dans les cieux (et) illuminant toutes les directions, semblable à la planète Vénus [16], réjouit le peuple dont les doutes étaient levés.

55.

Alors la (relique) descendant de la cour céleste, se plaça d'elle-même, sur la tête du fils de nobles (et) réjouit cet homme, né avec piété, comme si tout son corps était saturé de nectar.

56.

Les Niganṭhas ayant été témoins de ce miracle, parlèrent ainsi au roi Paṇḍu : O Roi ! ceci c'est la puissance magique du fils de nobles [17], et ce n'est point le pouvoir de la relique.

57.

Le roi ayant entendu cette parole s'adressa en ces termes à Subhadha, le fils de nobles : « Fais voir un autre miracle de cette nature, afin que ces (hommes) puissent être convaincus. »

58.

Alors, Subhadha, se souvenant des actes miraculeux du Sage Suprême, plaça la relique dans un vase d'or rempli de parfums et d'eau fraîche.

[16] *Oçadhi*. Les bouddhistes de Ceylan appliquent ce nom à Vénus ou *Velli*, ainsi qu'on l'appelle dans l'Inde du sud, tandis que quelques orientalistes croient que ce n'est qu'un des noms de la lune.

[17] Les Indous font une distinction entre la puissance magique qui repose sur la jonglerie ou sur l'influence des démons, et la puissance surnaturelle qui découle des vertus ou des mérites supérieurs de celui qui la met en action.

59.

La (relique) se mouvant rapidement, comme si elle était un cygne royal, dans l'eau parfumée, avec son côté droit tourné (vers) les assistants, émergeant et enfonçant, fit verser au peuple des larmes de joie.

60.

Puis, ayant creusé un puits au milieu de la rue, il y précipita la relique, le remplit bien de terre (et) la fit fouler aux pieds par de nombreux éléphants.

61.

Perçant la terre, une fleur de lotus s'éleva, à peu près de la dimension d'une roue de char, avec un péricarpe brillant de pierres précieuses, étincelant de filaments d'argent, ayant une rangée de pétales d'or.

62.

Portée sur ce lotus, dont une douce brise répandait le pollen tout alentour, la relique du Buddha illumina un moment (différents) quartiers.

63.

Le peuple jeta des vêtements et des ornements, fit pleuvoir une pluie de fleurs, et remplit la cité du bruit de ses applaudissements et de ses expressions d'approbation.

64.

Les hérétiques ayant alors fait croire au roi des rois que c'était une grande tromperie, précipitèrent la relique dans un égout détestable à cause des corps morts et autres choses (qui y flottaient).

65.

A ce moment, cet (égoût) devint un étang semblable à Nandâ[18], couvert de cinq espèces de lotus[19], où se régalaient des multitudes de cygnes, et rendu délicieux par le bourdonnement de rangées d'abeilles.

[18] Lac d'*Indraloka* ou royaume des dieux.

[19] C'est-à-dire, des lotus bleus, rouges, blancs, jaunes et dorés.

66.

Les éléphants firent un bruit de trompette ; les chevaux hennirent ; le peuple poussa des clameurs d'applaudissements, les cymbales et autres instruments frappèrent un son agréable.

67.

Les hommes applaudirent avec des chants de louange, ceux-mêmes qui avaient la modestie pour ornements [20], dansèrent, ceux qui étaient hors d'eux, agitèrent des vêtements au-dessus de leur tête, ceux qui avaient l'esprit dilaté de joie frappaient des mains.

68.

Le ciel semblait couvert de nuages produits par le parfum du bois d'aloès ; par les nombreuses rangées d'étendards élevés (au-dessus d'elle), la cité paraissait être faite d'étoffes.

69.

La multitude des ministres, réjouis à la vue de ce miracle incompréhensible, allèrent trouver le roi Paṇḍu et lui parlèrent pour appeler son attention sur ce qui devait lui être profitable :

70.

« Si quelqu'un, ayant été témoin de cette puissance miraculeuse du Sage Suprême, ô Roi ! ne ressent pas même un léger plaisir, à quoi sert la sagesse ?

71.

« Être réjoui par des qualités dignes de réjouir, c'est, ô Roi ! le signe caractéristique d'un homme vertueux. Quand la lune se lève, des forêts entières de lys d'eau s'épanouissent de leur propre volonté [21].

[20] C'est-à-dire, qui étaient si modestes qu'en toute autre circonstance ils ne se seraient jamais aventurés à danser.

[21] Il y a certaines fleurs, telles que le lotus, que les poètes indous décrivent comme n'ouvrant leur corole qu'au lever du soleil, et d'autres au lever de la lune. C'est pour cette raison qu'on appelle le soleil le « Seigneur des lotus », et la lune la « Dame » d'autres fleurs, telles que le lys d'eau, etc., (voir aussi chapitre v, note 12).

72.

« A cause des paroles de ces hérétiques ignorants, ne quitte pas, ô Roi ! le chemin du ciel ! Quel homme de sens, cherchant une route sûre, voudrait prendre pour guides des aveugles ?

73.

« Même ces fameux rois Kappina, Bimbîsara, Çuddhodana[22] et autres, ont cherché refuge près du Roi de la Loi, et bu avec respect le nectar de sa Doctrine.

74.

Même le Chef des dieux, l'Être aux mille yeux[23], voyant que son existence touchait à son terme, s'approcha de l'Éminent Sage qui s'était affranchi des naissances répétées, entendit sa Loi pure, et ayant mérité la bénédiction du chemin (qui conduit à Nibbâna) reçut une prolongation de vie.

75.

« Toi aussi, ô roi des hommes ! pour gagner le ciel et Nibbâna, hâte-toi de lier ton esprit à l'excellent Roi de la Loi, le Dieu des dieux, qui a vaincu les cinq Mâras. »

76.

Le roi ayant écouté ce discours, ses doutes sur les Trois Joyaux étant dissipés, se trouvant dans un état d'esprit joyeux, parla en ces termes, au milieu de sa suite, au commandant de son armée qui veillait à sa sûreté :

77.

« N'ayant pas foi en la vertu des Trois Joyaux, qui sont le moyen de détruire les naissances répétées, (et) marchant dans le chemin de l'hérésie, pendant longtemps je me suis trompé, quoique (revêtu) du suprême pouvoir royal.

[22] Grands rois bouddhistes de l'Inde. Le second fut un monarque très puissant qui régna à Râjagṛha au temps du Buddha et fut assassiné par son propre fils *Ajaçat*.

[23] Indra, que l'on représente avec mille yeux qui ne sont, en réalité, que les métamorphoses de mille vices que lui avaient valus la malédiction d'un sage qu'il avait offensé.

78.

« Souffrant du froid, j'ai, par ignorance, soufflé sur une étincelle, tandis que là se trouvait un feu brulant ; étant altéré, j'ai négligé l'eau de la rivière pour boire par inintelligence l'eau du mirage.

79.

« Désirant vivre longtemps, j'ai rejeté le nectar et bu un poison malfaisant ; jetant au loin une guirlande de fleurs de Champaca [24], j'ai porté à mon cou un collier de serpents.

80.

« Va promptement à l'égout, (et) après avoir apaisé par des prières la Dent-relique du Buddha apporte la (ici). En (lui) rendant les hommages que je lui dois, j'acquerrerai le mérite qui produit partout le bonheur. »

81.

Alors le commandant de l'armée, profondément satisfait, alla à l'égout, et ayant adoré la relique du Sage fit ce qui était profitable pour le roi et pria en ces termes :

82.

« Ayant renoncé à l'ardeur d'une hérésie qui a longtemps persisté, le roi a pris foi dans le Sugata (Buddha) ; viens au palais du roi (et) augmente ses bonnes dispositions pour les Trois Joyaux. »

83.

En ce temps surgit un étang, rendu délicieux par des lotus couleur d'or en plein épanouissement, et ornant le ciel comme (la rivière) Mandâkinî [25] qui serait nouvellement descendue (du ciel).

84.

Alors la relique de l'Éminent Sage se mouvant, comme un cygne, de lotus

[24] *Michelia Champaca.*
[25] Rivière céleste qui prend sa source au mont Méru.

en lotus fit ressembler toute la cité au centre de la mer de lait avec des rayons aussi blancs que la fleur du Kunda.

85.

Alors la (relique) reposant sur la paume de la main — semblable à un grand lotus rouge — du commandant de l'armée, fut vue par une grande multitude de peuple et procura de grands avantages à l'humanité.

86.

Le roi, ayant appris cette nouvelle, arriva à pied, dans un joyeux état d'esprit, manifestant deux fois plus de satisfaction que précédemment (et) émerveillé parla de la sorte, les mains jointes :

87.

« O Suprême Sage ! les gens habiles dans le commerce fixent le prix de l'or précieux après l'avoir frotté sur la pierre de touche ; telle est la coutume observée depuis les anciens temps.

88.

« De même, un homme sage purifie au moyen du feu une pierre précieuse trouvée dans une mine abondante avant de la placer comme ornement au sommet d'un diadème royal.

89.

O Suprême Sage ! Je n'ai fait tout cela que dans le dessein de te rendre témoignage ! O Toi, qui possède une grande sagesse, pardonne-moi mon grand péché ! et promptement viens orner ma tête ! »

90.

Alors la Dent-relique, reposant sur son diadème resplendissant de l'éclat des pierres précieuses, émit des rayons blancs, semblables à des torrents de lait produits par l'affection (de la mère) pour (l'enfant).

91.

Le roi, portant la relique sur sa tête, fit le tour de la cité, son côté droit

étant tourné vers elle[26] (et) l'adorant avec des fleurs et autres choses requises, l'apporta dans l'intérieur de son palais richement décoré.

92.

Plaçant la relique du Buddha sur un trône de toute beauté surmonté d'un grand parasol blanc, et étincelant de pierres précieuses, le roi fit une offrande de joyaux et autres pierres précieuses.

93.

Sur la fin de sa vie, le roi, ayant pris refuge dans les Trois Joyaux, tels que Buddha et le reste, cessa de molester les autres (hommes) et (devenant) le réceptacle de la compassion, s'attacha tout le peuple par ses vertus.

94.

Il fit aussi construire pour la relique une châsse brillante, comme si c'était le soleil lui-même, de la splendeur de pierres précieuses variées, en rapport avec le poids de sa piété, et décorée de diverses façons.

95.

Il apporta la relique à son temple (et) ayant orné toute la ville, ne trouvant pas suffisants les autres actes de culte (lui) fit offrande de son royaume, avec ses richesses et ses possessions.

96.

Appelant devant lui le roi Guhaçîva, et lui faisant rendre les mêmes honneurs qu'à lui-même, l'éminent roi, dont l'opulence consistait en piété, amassa plusieurs sortes de mérites, telles que la distribution des aumônes et autres choses du même genre.

97.

Alors, le roi ayant rompu son association avec les hérétiques — source de mal — marchant dans le chemin facile à suivre à cause de la lumière (projetée sur lui) par la parole du Buddha, habile à (assurer) son propre bien et celui des autres, rendit de signalés services au monde et son peuple fut rempli d'amour pour lui en raison de ses actes vertueux.

[26] Dans l'Inde le côté droit est plus noble que le gauche, présenter ce côté est une marque de respect; c'est une des prescriptions pour faire l'*Anjâli* ou salut d'adoration.

CHAPITRE IV

1.

Tandis que ce maître de la terre se conduisait conformément aux devoirs d'un souverain, le roi Khîradhâra, qui possédait une armée accoutumée à la guerre, qui domptait l'orgueil de ses ennemis par le déploiement de ses forces redoutables, enflé de l'orgueil résultant de la possession d'immenses ressources, s'avança prêt à la guerre.

2.

Alors le monarque, semblable à un roi des lions qui a l'esprit libre de toute crainte lors même qu'il voit un puissant éléphant entrer dans le chemin qui conduit à son antre [1], écrasant avec la grande inondation d'une armée innombrable le (autre) roi qui s'approchait de la cité, marcha au-devant (de lui).

3.

Paṇḍu vainquit Khîradhâra dans une grande bataille, pendant laquelle le ciel fut obscurci par les tourbillons de poussière épaisse qui s'élevèrent alors, et la terreur produite par les préparatifs et le bruit des troupes de divers genres exultantes d'orgueil, et par les torrents d'une pluie de centaines de flèches.

4.

Alors le grand roi s'étant assuré de la bonne disposition du peuple de son pays, plaça le fardeau du royaume sur son noble fils, et, ayant confié la relique du Buddha à Guhaçîva, le traita bien (et) le renvoya dans son pays.

[1] Les poètes indous considèrent les éléphants comme victimes des lions qu'ils supposent avoir un penchant particulier au meurtre de ces animaux. Suivant une légende, jamais une lionne ne met bas sans être à portée d'un éléphant, car il est, dit-on, nécessaire que le lionceau, dès qu'il a vu la lumière, saute sur le monstre et le tue. Les fréquentes allusions aux lions qui se rencontrent dans les livres indous sont des preuves que jadis les forêts de l'Inde ont dû abriter un grand nombre de ces animaux.

5.

Le roi ayant atteint pendant longtemps l'état de possession de soi-même, réjouit les pauvres par des dons de différentes sortes de richesses (et), après la dissolution de son corps, alla à l'assemblée dans la cité des dieux et reçut la grande récompense de mérite qu'il avait désirée.

6.

Le roi Guhaçîva ayant rapporté dans sa cité la relique du Chef des sages, lui rendant de grands honneurs et dirigeant les êtres vivants dans le chemin qui conduit au bonheur, passa ses jours à thésauriser des actes dignes et vertueux.

7.

Un prince du nom de Danta, fils du roi d'Ujjênî[2], d'une grandeur immesurable, ayant commencé à pratiquer la piété depuis ses premières années, vint à la grande cité de ce roi pour adorer la relique de celui qui possède les dix pouvoirs[3].

8.

Ce prince, réceptacle de toutes les bontés, plut au roi de Kalinga par ses vertus, accomplit suivant les règles des actes d'adoration de diverses sortes (et) vécut en ce lieu, adorant chaque jour la relique de Sugata.

9.

Il y avait une fille du roi Guhaçîva, nommée Hémamâlâ[4], dont les yeux étaient semblables à des lys d'eau en plein épanouissement, qui possédait la grâce du cygne, dont le port surpassait le lotus, dont la tête était chargée d'une masse de cheveux tressés et agréables à voir, et dont le buste s'inclinait en avant entraîné par le poids de ses seins.

10.

Le roi Guhaçîva trouvant que le prince, réceptacle de toutes les vertus,

[2] Aujourd'hui *Oujein*.
[3] C'est-à-dire les dix pouvoirs de sagesse. Epithète du Buddha.
[4] Littéralement « une chaîne d'or ».

était digne d'être son gendre (et était) né d'une famille très pure, donna avec grande pompe sa fille (en mariage) à ce fils de roi.

11.

Le roi ayant chargé le prince, qui possédait un grand corps de troupes, du devoir de protéger la relique de toutes les façons, le contenta avec des milliers de bœufs, de buffles et autres choses semblables (et) l'établit dans un rang suprême en rapport avec son opulence.

12.

Le roi Khîradhâra ayant été tué sur le champ de bataille (devant Pâṭaliputta), les princes, fils de sa sœur, se retirèrent dans la forêt de Malaya [5], et, après avoir rassemblé une puissante et grande armée, marchèrent sur la cité (de Dantapura) pour s'emparer de la relique.

13.

Alors, ayant dressé leur camp près de la cité, ils envoyèrent un message désagréable à l'oreille : — « Ou donnez-nous la Dent-relique de Sugata, ou bien jouez immédiatement le jeu de la guerre qui procure renom et prospérité. »

14.

Aussitôt qu'il eût entendu ce message, le roi dit un mot en secret au prince : — « Tant que mon corps durera, je ne céderai pas la relique à un autre. Si je ne pouvais pas les vaincre,

15.

« Prenez la Dent-relique adorée par les dieux et par les hommes, (et) revêtant le déguisemment d'un Brâhmane allez à l'île de Çihala. » Ayant entendu ces lourdes instructions de son oncle maternel, le prince nommé Danta adressa ces paroles à Guhaçiva : —

16.

« Qui y a-t-il à Çihala qui soit un parent de toi ou de moi ? ou qui soit

[5] Peut être Malayâla, aujourd'hui Travancore.

pieux envers le pied-lotus du Buddha ? Comment pourrais-je porter la Dent-relique du Buddha à Çîhala qui n'est qu'un petit royaume sur l'autre rivage de la mer? »

17.

Alors Guhaçîva parla ainsi au prince, fils de sa sœur : — « Les reliques du corps de Celui qui possède les dix pouvoirs sont déjà établies à Çîhala, la religion du Maître habile à détruire la crainte des naissances (répétées) y fleurit ; des prêtres aussi, en nombre innombrable, ont vécu (là).

18.

« Le roi Mahâsêna[6], un ami qui m'est cher, dévoué au service du pied-lotus du Buddha, avide de posséder même l'eau qui a touché une relique, m'a envoyé en présent diverses espèces de pierres précieuses.

19.

« Ce roi, à jamais sage, est capable d'honorer la Dent-relique de Sugata, digne d'honneurs, et de vous traiter convenablement, quand vous serez éloigné de votre pays accoutumé, avec des présents de diverses sortes de richesses. »

20.

Le roi Guhaçîva ayant ainsi persuadé le mari de sa fille, assembla son armée, alla au champ de bataille, (et), combattant contre les princes tomba au pouvoir de la mort.

21.

Alors le prince nommé Danta, ayant appris les mauvaises nouvelles au sujet de son oncle maternel, revêtit le déguisement d'un Brâhmane, et, prenant la Dent-relique, s'enfuit de la cité sans cesser de se hâter.

22.

Et voyageant rapidement vers les pays du sud[7], étant d'une nature imper-

6 Un des derniers rois que cite le *Mahâvança*. Il forme le trait d'union entre ce livre et le *Suluvança*.

7 L'Inde du Sud.

turbable, il traversa avec l'aide des dieux une rivière large et débordante, (et) enterra la relique dans un monceau de sable.

23.

Alors revenant vers la cité et prenant avec lui sa femme, qui elle aussi s'était déguisée, il revint promptement et vécut dans un fourré faisant des offandes à la Dent-relique de Sugata enterrée dans le monceau de sable.

24.

A ce moment un Théra[8] qui parcourait les cieux, ayant aperçu une multitude de rayons qui s'élevaient en faisceau du monceau de sable où la relique était cachée, descendit en ce lieu (et) adora la relique de la Dent de Sugata.

25

Alors le mari et la femme, rencontrant là le fils du Sage[9], étant réjouis, lui racontèrent tous les détails de leur voyage. Le fils de Celui qui possède les dix pouvoirs prit la résolution de protéger la relique, (et) ayant un esprit qui s'intéressait à la prospérité des autres, leur parla à tous deux (ainsi qu'il suit) : —

26.

« Sans prendre garde à la fatigue du corps, portez sans crainte à Çihala cette relique du corps de Celui qui possède les dix pouvoirs, et, de plus, dès que quelque difficulté s'élèvera le long de la route que vous suivez, pensez à moi qui suis habile à écarter beaucoup de dangers. »

27.

Le sage fils de Sugata ayant ainsi parlé au mari et à la femme, fit aussi un discours religieux à leur portée, (et), leur ayant enlevé le dard d'un chagrin profond se dirigea à travers les airs vers sa demeure.

28.

Alors un roi Nâga de la rivière, nommé Paṇḍubhâra, très puissant, vivant

[8] Un vieux prêtre, ou un saint.
[9] C'est-à-dire le Théra. Les prêtres sont appelés fils du Buddha.

dans le monde des Nâgas, ayant quitté sa grande cité et allant à l'aventure selon son bon plaisir, arriva en ce moment dans ce lieu.

29.

Ayant remarqué une multitude de rayons, aussi agréables (à voir) que la lune, qui s'élevaient d'un monceau de sable pur, il chercha dans son esprit ce que cela (pouvait être) et après parvint à savoir que la relique du Sage était cachée dans ce monceau de sable,

30.

Et, étant invisible, il avala immédiatement, (quoique) avec beaucoup de respect, la cassette faite de pierres précieuses qui contenait la relique, et, étendant son corps, entoura avec ses écailles le (Méru) élevé [10], roi des montagnes d'or, et se coucha.

31.

Le mari et la femme, impatients d'aller vers la mer, ne trouvant plus la Dent-relique qu'ils avaient enterrée dans ce lieu sablonneux, répandirent des torrents de larmes produites par le chagrin (et) à ce moment se souvinrent du grand fils de Sugata.

32.

Alors le fils de Sugata, connaissant ce qui était pensé (par eux), alla vers eux qui avaient la figure abattue par la douleur, et apprit que la relique du Buddha, quoique (elle eût été) enterrée dans un monceau de sable et adorée par le mari et la femme, ne se trouvait plus (là).

33.

Là-dessus, l'éminent Théra — vit par la puissance de ses yeux divins, le roi Nâga couché comme dans un port à la montagne de pierres précieuses [11]. En un instant il se créa le corps d'un Garuṭa [12], qui couvrait le ciel avec ses grandes ailes étendues.

[10] Le mont Méru est le roi des montagnes; on croit qu'il se trouve au centre de l'univers.

[11] *Ratanagiri* ou le Méru.

[12] *Garuṭa*, grand type du milan des brâhmanes; cet oiseau passe pour la monture de Vishṇu; c'est l'ennemi juré des serpents.

34.

Ayant partagé en deux la mer très profonde par la force d'un vent puissant soulevé par ses ailes, il courut promptement, répandant la terreur, et atteignit le roi serpent couché au pied du Méru.

35

Immédiatement le chef Nâga abandonnant sa forme de serpent, et l'esprit troublé par la crainte, relevant son capuchon, se précipita promptement en avant, fit soumission à ses pieds et adressa au chef des Théras une parole douce par sa modestie : —

36.

« Les Buddhas ne naissent que pour le bien de tous les êtres ; même l'acte d'adorer une relique a pour but le bien de l'humanité. Je l'emportai (pensant) ainsi : Moi aussi, adorant la relique inestimable du Buddha, j'amasserai les fruits de mérites de grande valeur. »

37.

Alors le roi des Nâgas ayant entendu (cette réponse) : — « La Relique doit être portée à Çihala, résidence de multitudes d'hommes capables de comprendre la vérité ; abandonne donc la relique du corps de l'Eminent Sage; » restitua la cassette renfermant la relique.

38.

Le Théra, s'étant dépouillé du corps du roi des oiseaux, s'éleva de l'océan rendu effroyable par des centaines d'animaux aquatiques, (et) donna la relique au mari et à la femme, qui étaient descendants de rois, (de même) que si c'était le droit de gouverner le cercle entier de la terre[13].

[13] Traduction du mot *Rajjalakhyam*, *Rájalakshmî* des Indous. On peut aussi le traduire « la fortune de régner ».

39.

L'éminent Théra, qui leur avait ainsi rendu un grand service, étant parti, ils quittèrent ce lieu portant la Dent-relique de Sugata sur leur tête, et tout le long de leur route divers actes de culte furent accomplis par les divinités des forêts et par d'autres dieux.

40.

D'un bout à l'autre la route était rafraîchie par une brise douce et parfumée, (et) débarrassée des épines et autres choses semblables ; elle était aussi (rendue) agréable par la pureté du sable. Par l'influence de la Dent-relique les habitants des villes et des cités qui se rencontraient le long de la route leur rendaient les honneurs d'usage.

41.

Ayant voyagé par un chemin rendu difficile par des collines et des forêts, toujours suivis assidûment par les dieux des bois qui avaient les mains pleines de fleurs et de poudre parfumée, ils arrivèrent lentement à la cité de Tâmalitti [14]

42.

Soudain ils aperçurent un vaisseau fait de planches assujetties ensemble, ayant un mât grand (et) bien placé, une large voile tendue et un pilote habile, portant des marchandises à son bord, allant à Lankâ où ils (les fugitifs) désiraient se rendre.

43.

Alors les éminents brâhmanes s'en approchant promptement dirent au capitaine du navire leur désir d'aller à Çihala. Celui-ci, réjoui dans son cœur par leurs paroles, qui étaient agréables à l'oreille, comme aussi par leur bonne tournure, les fit monter sur le vaisseau.

44.

Quand ils furent sur la mer, portant avec eux la relique, les rangées de

[14] Port de l'Océan indien, qu'on suppose être sur l'une des bouches du Gange.

vagues roulantes se calmèrent ; et même un vent du nord parfumé et réjouissant souffla ; les (différents) quartiers aussi brillèrent d'une splendeur sans tache et agréable sous tous les rapports.

45.

Le navire marchant sans interruption par la force des vents puissants, semblable à Garuṭa dans le ciel azuré, arriva au milieu de l'océan couvert de fleurs d'écume, où les rivages, les montagnes etc., cessaient d'être visibles aux yeux.

46.

La mer paraissait être une succession de vagues de la forme de pics de montagnes, agitées par les vents terribles (comme) à la fin du monde, (et) le ciel était troublé par d'effroyables bruits brisants les oreilles, et toute la nuit par les cris d'hommes affolés par la peur.

47.

Quand, à la fin de la nuit, le disque du soleil matinal se leva au sommet de la montagne orientale, l'eau de la mer, avec ses rangées de vagues, se calma (et) étincela comme si c'était une étoffe couverte d'émeraudes.

48.

Pour adorer la relique du corps de l'éminent Sage apparurent des Nâgas ; quelques-uns terribles par le nombre de leurs têtes se montrant sur la surface des flots ; quelques uns revêtus de formes divines (et) tenant dans leurs mains des fleurs au doux parfum ; d'autres portant de gracieuses lampes en pierres précieuses ; d'autres portant sur leurs têtes des (fleurs de) Kanduppala [15] ;

49.

Quelques uns portant sur leur cou des masses de lys d'eau épanouis ; quelques-uns une quantité de vases d'or ; quelques-uns portant des oriflammes flottant au vent ; quelques-uns tenant dans leurs mains des cassettes remplies de poudre d'or ;

[15] Espèce de fleur.

50.

Quelques-uns exécutant une danse avec des gestes gracieux, (et) réjouissant l'esprit ; quelques-uns chantant des chants doux et d'une cadence d'accord avec la danse ; quelques-uns jouant de divers instruments de musique.

51.

La Dent-relique de l'éminent Sage sortant des cheveux épais et agréables à voir de la princesse monta au ciel, comme si c'était le globe de la lune émergeant de l'intérieur d'un nuage bleu, émit des rayons semblables à des traits d'argent (allant) droit (au but).

52.

Il semblait que le ciel ne fût pas assez vaste pour les sons d'approbation[16] et autres semblables répétés par les échos, proférés par les Nâgas qui, leurs esprits étant satisfaits, étaient témoins de la puissance sans égale de la relique.

53.

Après cela la Dent-relique de Sugata descendit du ciel et entra dans les cheveux tressés de la princesse[17] ; des multitudes de Nâgas arrêtèrent le navire, (et) firent de grandes offrandes pendant sept nuits et autant de jours.

54.

Le mari et la femme, voyant le vaisseau immobile au milieu de la mer, comme une constellation divine fixée dans le ciel, leurs esprits étant agités par la frayeur, se consultèrent ensemble et se souvinrent du fils puissant de Celui qui possède les dix pouvoirs.

55.

Le fils du Sage, connaissant instantanément leur pensée, apparut marchant

[16] *Sadhu* signifie « marque d'approbation » ; c'est quelque chose de semblable au mot « amen » dans le sens littéral du mot : « ainsi soit-il » !

[17] Ou le nœud de cheveux placé au sommet de la tête.

dans le ciel sur un amas de nuages, et, prenant le grand corps du roi des oiseaux, dispersa rapidement les Nâgas affolés de peur.

56.

Quand le fils du Buddha fut parti après avoir ainsi dissipé la frayeur causée par les Nâgas, le vaisseau, ses pavillons agités par le vent, fendant les hautes lignes des vagues, qui étaient immenses et semblables à des successions de nuages, aborda rapidement, par le secours de Théra (et) par la vitesse de sa course, à la cité de Lankâ [18].

CHAPITRE V

1.

Alors, dans la neuvième année du (règne du) roi Kittiçirimégha, fils de Mahâséna, étant arrivés dans cette cité, ils vécurent, le mari et la femme [1], dans un temple délicieux.

2.

Un Brâhmane éminent, ayant rencontré pendant la nuit ces voyageurs, les réjouit avec une nourriture et un breuvage délicieux, et alors, à la fin de la nuit, montra au mari et à la femme la route d'Anurâdhapura [2].

3.

Après avoir été ainsi traités respectueusement par le digne Brâhmane, ils prirent la parfaite Dent-relique du Buddha, quittèrent la cité, et terminant leur voyage sur une très longue route, atteignirent le faubourg d'Anurâdhapura.

[18] *Lankâpatanam* que quelques auteurs croient être la ville actuelle de Mantotte dans l'île de Ceylan ; selon d'autres ce serait une ville aujourd'hui submergée.

[1] Idiotisme oriental qui n'est pas inconnu en sanskrit.

[2] Ancienne capitale de Ceylan dont les ruines attirent encore de nombreux visiteurs ; c'était une cité très vaste, habitée par une population nombreuse.

4.

Si, dans l'espoir de rencontrer un roi très pieux, le mari et la femme étaient venus dans ce pays, ils apprirent (au lieu de cela) que Mahâsêna, roi de Lankâ, était mort depuis longtemps d'une maladie qui l'avait attaqué.

5.

Accablés par le chagrin, comme par une montagne qui soudainement serait tombée sur eux, devenus fous (de douleur), ils pleuraient beaucoup (sa mort) ; dans l'affaissement de leur cœur, toutes les directions et les points intermédiaires[3] leur parurent alors chargés de ténèbres.

6.

Le mari et la femme ayant entendu parler de la dévotion aux Trois Joyaux du roi Kittiçirimégha, qui régnait alors, l'ardeur de leur peine fut apaisée, de même qu'une forêt en feu est éteinte par la pluie.

7.

Ayant entendu parler de l'amitié (qu'avait le roi) pour un certain prêtre (vivant) au grand monastère de Meghagiri[4], ils convinrent d'aller le trouver, acceptèrent l'hospitalité qu'il leur offrit et lui révélèrent ce qui avait rapport à la relique.

8.

Ce sage éminent ayant appris les nouvelles de la Dent-relique fut satisfait comme si tout son corps avait été aspergé de nectar, et aussitôt plaça la relique sans souillure dans sa maison ornée de tentures d'étoffe ;

9.

Et après avoir rendu beaucoup d'honneurs au mari et à la femme, il dépêcha, selon leur désir, un prêtre au roi de Lankâ pour lui communiquer ces agréables nouvelles.

[3] Les quatre points cardinaux et leurs intermédiaires, soit en tout huit *Diçâs* ou « directions ».
[4] Monastère et temple situé au nord d'Anurâdhapura. Ce nom signifie littéralement « colline de nuages ».

10.

Le roi qui se divertissait un certain jour de printemps avec les reines dans le parc royal, vit venir de loin le prêtre (qui avait) la figure animée par une couleur brillante.

11

Le prêtre s'étant approché du roi lui transmit avec un esprit réjoui les nouvelles dont il était chargé. A ce moment il (le roi) porta le fardeau d'un immense bonheur, semblable à quelqu'un qui aurait obtenu la pierre précieuse Chakka[5].

12.

Le roi de Lankâ connut (alors) que la parole de l'explicateur de présages[6] était véridique lorsqu'il parlait ainsi : « Deux Brâhmanes, le mari et la femme, portant la Dent-relique du Buddha, viendront avec un seul esprit à Lankâ avant qu'il soit longtemps ».

13.

Immédiatement alors, le roi au cœur pieux et réjoui se rendit à pied, avec une grande suite militaire, au monastère de Méghagiri, dans la direction du Nord-Ouest d'Anurâdhapura.

14.

Contemplant la relique de Sugata, difficile à posséder, mouillant son collier de perles magnifiques d'une abondance de larmes causées par la joie, il (lui) rendit hommage avec grande vénération et pensa ainsi, la partie inférieure de son corps se hérissant de joie :

15.

« Lors même que je donnerais aujourd'hui au Buddha, seul refuge du monde, ma tête difficile à sacrifier et portant un diadème resplendissant de nombreuses pierreries, je ne ferais pas une offrande digne de la relique.

[5] Une des sept choses précieuses, ou Trésors, que possèdent les monarques universels ou *Chakkavatti.*

[6] L'explication des présages est un art spécial chez les Indous; il y a un grand nombre de livres qui traitent de ce sujet.

16.

« Aucun homme sain d'esprit (qui soit) en ce monde ne saurait penser : — je fais une offrande digne de Lui (le Buddha) en offrant même tout le cercle entier de la terre, avec ses nombreux trésors, ses richesses et ses plaisirs.

17.

« Ce royaume qui m'appartient dans Lankâ est très petit, et le Buddha est infini en vertus de diverses sortes. Comment puis-je, moi qui suis si faible, honorer un pareil Être qui possède les dix pouvoirs, le seul véritable Chef des Trois Mondes ? »

18.

Agitant ainsi sans cesse ces mêmes pensées dans son esprit, quoique doué de grand courage, il s'évanouit. Ses serviteurs désespérés s'empressèrent à l'éventer avec l'air du châmara [7], et il reprit connaissance.

19.

« Les hommes sages qui plantent dans la grande terre même une petite semence goûtent en temps voulu beaucoup de résultats désirés, tels que feuilles, écorce, fleurs, fruits, etc.

20.

« De cette manière, faisant même une très petite offrande au Seigneur de la Loi, qui est infini en vertus de toutes sortes, j'obtiendrai l'incomparable bonheur du ciel et de Nibbâna, délicieux à cause de la maturité du mérite dans le cours du temps [8] ».

21.

Ayant ainsi pensé, le roi, dont la figure était semblable à la pleine lune, offrit avec une immense joie toute cette île de Çîhala à l'excellente Dent-relique de l'Omniscient.

[7] Queue de Yak qu'on agite devant le roi comme un des insignes de la royauté.

[8] Ou, à cause des changements variés qui se présentent dans le cours du temps.

22.

Alors des prêtres, sages et versés dans les Tipitaka, Jâtaka, Logique, Agâma, etc.[9], et des citoyens qui avaient pris leur seul refuge dans les Trois Trésors, s'assemblèrent instantanément par curiosité.

23.

Le roi, au milieu d'une suite nombreuse, parla ainsi : — « L'Éminent Sage avait les dents très blanches. Si les dents du Buddha étaient blanches comme la planète Vénus, pourquoi celle-ci est-elle souillée de taches? »

24.

A ce moment la Dent-relique du Roi des Sages, déployant deux ailes comme un cygne royal, et répandant dans tout le ciel des rayons innombrables, se mit à voler rapidement en cercle pendant un certain temps.

25.

Le roi ayant étendu un tapis blanc de grand prix plaça la relique du Sage sur un trône magnifique et la recouvrit de monceaux de fleurs de jasmin de la couleur des nuages à la fin de la saison des pluies.

26.

Alors la relique du Chef des Sages, s'élevant rapidement, s'arrêta au sommet du monceau de fleurs, et brilla avec des rayons blancs comme le lait, qui empêchaient les spectateurs de cligner des yeux.

27.

Désirant l'éprouver encore, il plaça la relique sur une étoffe de soie, semblable à la ligne d'écume de la Mer de Lait, étendue sur le trône et la couvrit de plusieurs centaines de draps de grande valeur.

[9] *Tipiṭaka* (sk. *Tripiṭaka* « les trois corbeilles »), célèbre recueil des Ecritures bouddhiques qui se compose de trois sections *Sutta*, *Vinaya*, et *Abhidhamma*.

Jâtaka. Légendes des diverses naissances du Buddha; elles sont pleines de détails curieux et intéressants sur l'Inde ancienne.

Agâma. Les bouddhistes donnent ce nom aux quatre *Nikayas*, mais chez les Indous cette expression s'applique à une partie importante des Écritures de la secte *Çaiva-Saddhânta* qui est encore peu connue des savants Européens. Son grand promoteur fut *Sankarâchâriya*.

28.

Surgissant immédiatement, la relique traversa les centaines de tapis, semblables à la lune émergeant de l'intérieur d'un nuage blanc, et, se plaçant d'elle-même à leur sommet, illumina tous les (différents) quartiers de rayons aussi blancs que la fleur du Kunda.

29.

A ce moment la terre, avec toutes ses montagnes, gronda comme pour faire entendre une expression d'approbation, et, comme pour témoigner du miracle, la mer devint calme, les bras de ses vagues (reposant) dans la tranquillité ;

30.

Du ciel tombèrent des fleurs divines, comme d'un arbre en pleine floraison secoué par un éléphant furieux ; dans le ciel les déesses déployèrent aux yeux du peuple leur merveilleuse habileté dans l'art de la danse ;

31.

Des chantres divins chantaient des hymnes mélodieux par la hauteur de tons à laquelle ils s'élevaient dans leur ravissement ; les instruments d'une musique divine jouaient une double mélodie, à la fois haute et douce ;

32.

Un nuage formé de centaines de gouttes de pluie, semblables à des fils d'argent, unissait ensemble le ciel et la terre ; des lampes brillantes au milieu de grands festons de nuages éclairaient jusqu'à leurs limites les plus éloignées toutes les directions ;

33.

Un vent frais soufflait doucement, qui avait passé sur les forêts des monts Malaya, il répandait délicieusement dans les airs le pollen de fleurs épanouies (et) avait le don de sécher de grandes quantités de gouttes de sueur.

34.

Le roi, témoin de ce rare miracle (et) de la grande fête à laquelle se livrait

le peuple, telle qu'on n'en avait jamais vue auparavant, tint ses deux yeux ouverts, par suite d'un immense bonheur, (et) fit une grande offrande de pierreries et autres objets précieux.

35.

Alors portant la relique sur sa tête il se tint debout sur un char splendide ombragé par un parasol blanc (recouvert) d'un tapis bigarré, attelé de chevaux blancs, et entra dans Anurâdhapura, asile de la prospérité.

36.

Le roi, doué de pouvoirs sans égaux, déposa la relique du Sage sur un trône protégé par un parasol blanc (et) recouvert d'un tapis de laine blanche dans sa maison (aussi) bien décorée que le palais d'Indra.

37.

Le roi, désirant ardemment le bonheur et le ciel [10], construisit un temple à relique de grand prix (dans son palais, et) y plaçant la relique du Sage Suprême, l'honora jour et nuit de plusieurs sortes de dons.

38.

Le chef du Triple Cihala, plein de joie, les traita avec bonté tous deux le mari et la femme, (et, leur fit présent d'une grande quantité de pierres précieuses, d'ornements, et de villages où ne pouvaient demeurer que des familles de distinction.)

39.

Les habitants des provinces, des villes de marché, des cités, etc., s'étant assemblés, furent pénétrés de douleur de ne pas voir la relique de Sugata, (et) exaltant les actes du Chef du Monde, firent une immense clameur en présence du roi, disant :

40.

« Le Seigneur de la Loi est né dans le monde pour l'avantage de tout le

[10] *Mokkha* ou *mukti* ou, en sanskrit, *môksha* « ciel, paradis ». Son sens littéral est « libération », c'est-à-dire « libération des naissances ».

peuple; il a été le bienfaiteur de l'humanité tout entière; il a fait don de ses reliques pour le bien de la multitude; nous désirons ardemment faire des offrandes à la relique. »

41.

Le roi, ayant convoqué le concile des prêtres qui vivaient dans un bois près d'Anurâdhapura, fit connaître le désir du peuple assemblé d'adorer la relique du Buddha.

42.

Dans cette grande assemblée de prêtres, un Théra, sans égal par la puissance de son entendement, asile de la bonté, parla ainsi au roi du Triple Çîhala, qui était (doué) d'une grande sagesse, habile à faire le bien du monde :

43.

« Assurer le bien du peuple qui leur est soumis est assurément une vertu pratiquée constamment par les grands hommes. Expose la relique dans la saison du printemps, (et) montre la au peuple qui souhaite (d'accomplir) des actes de mérite. »

44.

Ayant ouï les paroles éloquentes de l'éminent sage, le roi demanda de nouveau aux prêtres : « Pour que cette grande masse de peuple adore la relique, quel est ici le lieu convenable ? »

45.

Alors tous les prêtres qui vivaient dans les monastères [11], par attachement, parlèrent chacun chaleureusement en faveur de leur propre résidence. Tous leurs discours étant différents, le roi ne fut bien satisfait d'aucun (de leurs) avis, sans cependant les rejeter.

46.

Mais le roi, ayant pris dans son esprit une résolution impartiale, parla de nouveau au milieu de l'assemblée des prêtres (en ces termes) : — « La

[11] *Nikâyas*. C'étaient les trois monastères de Mahâgiri, Abhayagiri et de Dhammaruchi.

relique du Chef des Sages ira immédiatement de sa propre volonté au lieu propice pour son exposition. »

47.

Alors le roi, rentrant dans son palais, épanouit promptement la multitude des visages de lotus [12] du peuple qui désirait adorer la relique, et ordonna de décorer la cité et la route conduisant au monastère.

48.

La rue fut soigneusement balayée, la poussière étant abattue par un arrosage d'eau ; elle fut (rendue) très agréable par le sable répandu (sur elle) ; (et) des arcs de triomphe embellis d'or et ornés de figures de tigres, etc., furent élevés.

49.

Une rangée d'oriflammes préservaient par leur ombre de la chaleur du soleil, (et) semblaient danser ; par sa couleur la rue ressemblait à une forêt de rangées de bananiers [13], en pleine croissance au temps du printemps.

50.

Des vases neufs remplis (d'eau) [14], indiquèrent aux hommes vertueux qu'on allait atteindre au bonheur du ciel et à Nibbâna, et de plus la clarté du jour fut obscurcie par les nuages parfumés du camphre, de l'encens franc et du bois d'aloès.

51.

On érigea en ces lieux des pavillons provisoires ornés de guirlandes de colliers de perles blanches, et on fit (aussi) des festons de fleurs, avec des essaims d'abeilles avides de parfums bourdonnant tout autour.

[12] Les poètes indous comparent les visages humains à des fleurs de lotus, qui épanouissent et ferment leurs pétales au lever et au coucher du soleil. Ici le roi est comparé au soleil, et on suppose qu'il a relevé les esprits abattus de son peuple par sa venue au milieu de lui, de même que le soleil, par ses rayons matinaux, fait épanouir les fleurs de lotus.

[13] Maintenant encore on emploie les bananiers à l'ornementation des rues les jours de fête.

[14] Voir chapitre III, note 3.

52.

Quelques-uns vinrent à la fête revêtus de robes magnifiques; quelques-uns portant des corbeilles pleines de fleurs; d'autres gens étaient chargés de poudre parfumée; d'autres (encore) tenaient de grands parasols embellis de différentes façons.

53.

Alors le seigneur de Lankâ ayant placé la relique du Chef [15] des Trois Mondes dans un char superbe attelé de chevaux aussi blancs que la lune et étincelants de l'éclat des pierreries, (et lui) ayant d'abord rendu hommage prononça ces mots :

54.

« O! Chef des Sages! (De même que tu vins) à la terrasse de l'arbre Bodhi pour atteindre à l'État de Buddha, à l'arbre Gaṇḍamba pour vaincre les hérétiques, à Migadâya [16] pour exposer la Loi, va aussi aujourd'hui, de ta propre volonté, au lieu qui sera convenable pour qu'on te rende hommage. »

55.

Alors le roi, habile à accomplir les actes appropriés à la circonstance laissa le char royal s'avancer sans cocher pour le conduire; lui-même marcha derrière, avec une grande suite, faisant des offrandes sans égales dans leur genre.

56.

La cité paraissait semblable à la mer en furie (à la fin du monde), à cause des applaudissements d'un grand concours de peuple, des hennissements des chevaux, du roulement des tambours, et des grands bruits de trompes faits par les éléphants.

57.

Des dames de distinction couraient folles de joie des deux côtés des rues,

[15] *Tilaka*, « pré-éminent ». On emploie habituellement ce mot pour désigner la marque sectaire que les Indous ont coutume de se faire sur le front.

[16] Autre nom d'*Isipatana*, ainsi nommé parce que les bestiaux pouvaient y vaguer sans danger.

jetaient leurs ornements d'or, faisaient pleuvoir de tous côtés une averse de fleurs, (et) agitaient des vêtements au-dessus de leurs têtes.

58.

Lorsque le char approcha de la porte orientale, semblable à un vaisseau glissant sur la surface de la mer, des multitudes de prêtres et tous les hommes, étant satisfaits, l'adorèrent avec divers cadeaux.

59.

Alors le char superbe ayant fait le tour de la cité en lui présentant son côté droit, sortit par la porte du nord (et) s'arrêta, comme un navire chargé de marchandises arrivé à un port, dans le lieu qui avait été sanctifié par les discours religieux du sage Mahinda[17].

60.

En ce lieu, le roi de Lankâ retirant la Dent-relique du Buddha, semblable à la lune sortant d'un nuage vespréen, de l'intérieur de la châsse ornée de pierres précieuses, la montra aux habitants des provinces, des villes (et) des cités.

61.

A l'instant, le peuple, rempli d'une immense joie, fit pleuvoir sur elle une averse d'ornements et autres objets de grande valeur, et les bouches des (différents) quartiers firent entendre des chants de fête composés par des bardes réjouissants.

62.

Les nombreuses mains du peuple, semblables à des lotus, frappèrent l'une contre l'autre comme au lever de la lune ; d'innombrables clameurs d'approbation, proférées dans le ciel par les Brahmas, les dieux et les autres (esprits célestes), se firent entendre même jusqu'au centre du monde.

63.

La Dent-relique, dont la couleur ressemble à une partie de la lune, blanche

[17] Saint bouddhiste, fils du roi Açoka, qui fut le premier introducteur du bouddhisme à Ceylan, où il aborda en 237 de l'ère de Buddha.

comme la fleur du Kunda et le bois frais du santal, illumina de son éclat les portes du palais, les montagnes, les arbres, etc., et pour un moment les fit paraître comme faits d'argent poli.

64.

Quel est celui qui, témoin en ce lieu de ce grand et incompréhensible miracle, ne sentit pas ses cheveux se dresser sur sa tête? quel est celui qui rapporta chez lui tous ses ornements? quel est celui qui (à ce moment) ne se réjouit pas du bonheur de vivre?

65.

Quel est celui qui (à ce moment) ne renonça pas à la souillure d'une hérésie persistante depuis longtemps? ou qui ne souhaita pas de témoigner de la grandeur du Buddha? ou qui demeura lié dans les réseaux de l'avarice? ou qui alors ne chercha pas la protection des Trois Joyaux?

66.

Le roi de Lankâ ayant aussi adoré l'incomparable relique de l'Omniscient, agrandit encore la résidence de la relique avec une dépense de quatre-vingt-dix mille (pièces d'or, et) l'honora chaque jour dans l'intérieur du palais.

67.

Portant chaque année la relique au monastère d'Abhayuttara [18], ce roi qui est nommé Kittiçirimégha, observateur de la vérité, fit écrire une histoire de ce qu'il avait fait, afin de lui assurer des offrandes de cette nature.

68.

Les chefs de la terre, avec Buddhadâça [19] à leur tête, et d'autres aussi — observant cette coutume, aimables parce qu'ils étaient doués d'excellentes qualités, telles que la piété, et la bonté, qui étaient leurs ornements — honorèrent de plusieurs manières la Dent-relique du Buddha.

[18] Ou Abhayagiri (Voir la note 11 ci-dessus).

[19] Grand et bon roi qui vécut vers l'an 822 de l'ère bouddhique. Il voulut que chaque village eût un prêtre et un médecin, de telle sorte que les corps et les âmes de ses sujets fussent également bien soignés. Il fut aussi l'auteur d'un ouvrage de médecine.

69.

Reconnaissant le bienfait assuré aux hommes par le Maître dans ses nombreuses naissances passées, croyant en un état de Buddha qui détruit toutes les passions coupables, prêtant l'oreille à son excellente Loi, et cherchant la société des gens de bien, un homme intelligent doit être avide d'atteindre le paisible Nibbâna, le moyen de dissiper la crainte des Trois Naissances.

HISTOIRE DE L'AUTEUR

6[1].

Cette histoire de la Dent-relique du Buddha, qui fait les délices de ses auditeurs, (et) qui est une lampe pour (répandre) la puissance de Celui qui voit tout, a été composée par le précepteur royal nommé Dhammakitti, qui n'eut pour richesses que la piété et dont la parole fut douce.

1.

Qui écrivit une magnifique Tikâ[2] pour la Panchikâ de l'excellente grammaire faite par Chandagomi, et une Tikâ pour le commentaire du Vinaya (appelé) Samantapâçâdikâ qui donne de la force à l'intelligence ;

2.

Qui composa une Tikâ pour le commentaire de la noble Écriture Anguttara[3], qui détruit l'ignorance et les erreurs de l'intelligence, et aussi un livre appelé Vinayasangaha pour le bien de nombreux prêtres zélés à observer les ordonnances sacrées ;

[1] L'ordre des versets de ce chapitre est dérangé dans le but de rendre la traduction intelligible. Ceci pourra servir d'exemple, en quelque sorte, de la suite naturelle des idées et de la construction des phrases propres aux langues orientales.

[2] *Tikâ* signifie commentaire. Ce commentaire du commentaire Panchikâ de la grammaire de Chandagomi se nomme *Ratanamati*.

[3] Nom d'un *Nikayo*, quatrième partie du Suttapîtaka.

5.

Qui fut de race pure, doué de beaucoup de bonté et d'autres qualités vertueuses, habile dans la logique et dans les sciences sacrées, courageux, jouissant d'un renom répandu au loin comme une multitude de rayons lunaires dispersés en tous sens ;

4.

Qui fut aussi un élève du grand et vénérable Çàriputta [4], né de pure race, occupant la plus haute charge de maître de toutes les sciences, versé dans les divers systèmes de religions [5] ;

3.

Dont les sens étaient domptés, dévot aux Lois sacrées, aimant une vie de passions vaincues, d'esprit tranquille, portant pour ornements des vertus combinées, (telles que) le contentement, etc., et les moyens de (développer) la religion du Buddha.

7.

Puisse la religion du Sage Suprême durer longtemps ! Puissent les rois règner dans la justice ! Puisse la pluie tomber dans la saison (voulue) ! Puisse le peuple entier atteindre le bonheur par la pratique de l'amour du prochain !

[4] Càriputta vécut à Pollanaruva au temps de Parakkamma-Bàhu I.

[5] Jadis dans l'Inde leur nombre a dû être légion, exprimant toutes les formes de la pensée et de la foi, depuis l'Épicurisme le plus grossier, jusqu'au Transcendantisme le plus subtil.

TABLE DES MATIÈRES